

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 912

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1901

5c LE No



S. M. l'Impératrice de Russie et sa plus jeune fille la grande-duchesse Anastasie

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avoir contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{re} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

J'arrive du Monument National. On jouait *Les Rantzau*, drame d'un réalisme en même temps que d'une douceur irrésistibles, véritable tranche de vie, implacable leçon qui se dégage d'une haine de famille, d'une de ces rancunes grandies et fortes qui ruinent une génération et sont une tare à un village.

Du clocher des Chaumes dont l'angelus scande la conversion d'un vieux Rantzau ; de la colline de bruyère, de la paix des Vosges où dorment les anciens et où le frère rancunier voudrait être enfoui pour ne pas souffrir sa souffrance ; du pré en friches dont l'héritage a causé la haine de ces deux fils ; de tout ce moment enfin jaillit une tristesse immense à la quelle Ereckman-Chatrivar ont adapté un émouvant dialogue que les acteurs interprètent avec toute l'émotion, avec tout l'art possibles.

Jean Rantzau découvre que sa fille, Louise, aime le fils de Jacques Rantzau, du hâi. Jacques apprend aussi cet amour rapprochant les enfants autant que la haine éloigne les pères. Et afin de biffer ce sentiment exécré, Jean condamne sa fille à épouser un homme qu'elle est incapable d'aimer. Louise se laisse mourir plutôt que d'épouser cet homme. Jean la voit dépérir, s'en aller, agoniser et, après bien des hésitations, des orgueils, des sanglots et des humiliations, l'amour paternel vainc la haine fraternelle. Jean va frapper à la porte de Jacques. Le frère ouvre sa porte et, apercevant Jacques, le repousse avec rage.

—Va-t-en.

—Jacques !

—Va-t-en, te dis-je.

—Ma fille se meurt.

—Va-t-en, misérable !

—Laisseras-tu mourir ton fils, toi ?

—...Entre.

À la seule lecture de ce bout de dialogue, il n'est personne qui ne se sente émouvoir devant tant de sacrifice, devant tant de haine, devant tant d'amour. Eh bien !—et c'est là où je veux simplement en venir—quelques esprits forts et durs, quelques gens de finesse, quelques diseurs de calembours usés, quelques imbéciles ont trouvé le tour de s'amuser énormément de cette scène—et d'autres.

En sortant, j'ai entendu cette appréciation des *Rantzau* :

—Très drôle !

Ne faut-il vraiment pas être quinze fois blindé de patriotisme et de patience pour continuer à vouloir instruire notre population ? Nos revues s'évertuent à publier du beau et à faire connaître le beau ; nos théâtres mettent tout le souci possible à choisir les pièces les plus simples afin de fonder solidement le goût littéraire ; nos conférenciers, à petite dose, nous administrent prudemment la compréhension des chefs-d'œuvre et, malgré tout, on rit, on rit de tout, des *Rantzau* comme des ignobles farces du Théâtre Royal.

Que ceux-là aient donc la décence de rester chez eux à qui il manque du cœur ou de l'intelligence.

Et c'est un peu la même chose à chaque semaine ; on applaudit, on rit, on pleure même à tort autant qu'à travers. Sans comprendre le rapport que peuvent avoir entre eux certains détails, on saisit immédiatement l'impression d'un quelconque de ces détails et, à la fin, on s'est fort amusé d'un brave noble qui portait sa perruque un peu sur l'oreille mais on a oublié le sujet de la pièce, souvent même le titre.

Ce qui est malheureusement vrai pour l'assistance au théâtre l'est aussi pour la lecture des livres. Et c'est en généralisant ainsi la remarque que j'espère me faire pardonner de mettre de la critique dans une chronique des choses de la vie courante. Après tout, on lit couramment, on fréquente couramment les théâtres, on manque couramment d'éducation et de savoir-vivre ; je fais ma remarque courante.

Tant pis pour ceux qu'elle rejoint.

* * * De leur côté, nos politiciens font en ce moment leurs petits Rantzau. Tarte-Rantzau et Préfontaine-Rantzau se sont, il est vrai, juré une haine terrible, aussi longue que ce fameux élévateur qui est déjà bien long et qui promet d'être fort élevé, mais les descendants de ces deux chefs ne s'aimant pas précisément à en dépérir, rien ne force ces deux haines d'aller s'abimer l'une chez l'autre. Et alors ce qu'elles ont de mieux à faire c'est de mijoter et de se consommer dans leur jus...

À moins que ne survienne un Cupidon, un Cupidon siré et prénommé Wilfrid. Alors l'amour se rappellera qu'il a déjà vaincu Loth, et il viendra sûrement aussi à bout de cette rancune qui a sensiblement hérissé la surface de ce lac limpide auquel on compare le parti libéral.



Photo Laprés & Lavergne

J.-A.-C. MADORE

* * * On a annoncé, puis on a contredit la nomination de M. J.-A.-C. Madore, député d' Hochelaga, aux fonctions de juge-en-chef des Territoires du Nord-Ouest. Si la nouvelle n'est pas encore exacte, elle le sera bientôt, et nous ne résisterons pas plus longtemps à offrir à nos lecteurs le portrait de ce compatriote, jeune encore, qui doit à son énergie le poste d'honneur et de confiance auquel viennent de le désigner ses chefs. M. Madore ira dans un territoire où l'idée française, pour croître vigoureusement en certains endroits, n'en est que plus étouffée en certains autres. Le nouveau juge-en-chef saura, nous l'espérons, se rappeler ses origines et faire respecter et aimer les institutions françaises et la foi chrétienne dans cette vaste région dont il aura, pour ainsi dire, à diriger la conscience.

* * * Le czar est retourné chez lui après avoir visité la France, après avoir, au château de Compiègne où naguère résidaient bien des espérances, trinqué à la prospérité de la République. Les nationalistes ont applaudi à pleines colonnes de leurs journaux ; les économistes plus sérieux rêvant toujours l'alliance presque impossible de l'Allemagne et de la France ont haussé les épaules ; les gens d'affaires ont craint

d'apercevoir trop d'intérêt russe dans la visite de Nicolas et une trop grande menace pour le capital français ; enfin les caricaturistes ont dit le dernier mot.

L'Assiette au Beurre, revue humoristique publiée par Veber, à Paris, depuis le commencement des hostilités transvaaliennes, crayonne l'accolade que la République Française donne à l'empereur des Russies et l'intitule : *Un baiser stérile*.

Ça dit tout.

* * * Pauvres grands arbres !

Le froid commence, la pluie commence, le vent commence. Le vent, le fort ; la pluie, la capricieuse ; le froid, le tyran.

Les arbres serrent leurs bras pour rassurer les feuilles qui bruissent, se plaignent. Maltraités, souffletés, torturés depuis des semaines, attachés à la terre comme des hommes à la vie, ils subissent et crient, tous ensemble : " Par pitié, miséricorde ! Assez, assez, assez ! "

La pluie est sans âme, le vent est sans cœur. Les arbres se tordent, convulsionnent, se pâment, s'affolent.

Les feuilles volent en tourbillons, comme des pensées tristes. Il y en a qui sont vertes : on les dirait toutes jeunes. Il y en a qui sont jaunes, presque blanches : on les dirait les plus vieilles. Il y en a de toutes les couleurs, de tous les tempéraments, et elles choient toutes, toutes, comme toutes les pensées elles volent, tournoient et tombent... Il y en a de rouges, teintes de sang.

Les grands végétaux renversent leurs têtes et voient malgré eux leurs dépouilles qui se noient dans de grandes mares pleines de salissures. Épuisés de sanglots, ils s'évanouissent. Et les dernières feuilles, les dernières pensées des arbres, de toutes les couleurs, tombent.

— Pourquoi ? demandent-ils au ciel terne qui ne les entend pas. Pourquoi ?

Pourquoi ?... Écoutez, pauvres souffre-douleurs, parias de la nature, grands végétaux, écoutez ce que vient vous dire cette rafale.

La rafale passe en s'esclaffant : " C'est la loi ! "

Je préfère votre sort au nôtre, pauvres grands arbres !

ENRY D'ÉTS.

L'ACADIE

Post certas hiemes, uret Acaius
Ignis pergameas domos.

Mais les jours sont comptés. Ménélas est vengé,
Et le vaste Ilion s'abîme dans la flamme.

HORACE.

C'était en 1754 et les années suivantes.

En ce temps-là, Louis-le-bien-aimé rêvait une fête nouvelle, un plaisir nouveau ; les petits-soupers régence étaient à l'ordre du jour ; les ministres-courts sans oubliaient l'honneur dû à la France, à son noble drapeau. Les colonies périclitaient et sombraient.

La croix, décorée d'une fleur de lis et plantée par Cartier le-Malouin sur le sol canadien voyait l'orage prêt à fondre sur elle ; le drapeau blanc allait quitter cette terre aimée. Vainement Montcalm et Vaudreuil représentaient au cabinet de Versailles l'héroïsme de ce Canada, découvert par nos marins, exploré par nos voyageurs, défendu par nos soldats, ennobli par tant d'actes de courage et de dévouement, glorifié par des Champlain, des La Salle, des Lemoine, sanctifié par des institutions de charité, par nos missionnaires, nos prêtres et nos religieux, par des trésors de vertus, et arrosé du sang de nos martyrs.

Vainement Bougainville, l'intrépide et illustre marin, venait en personne plaider la cause de cette colonie de preux chevaliers, pure de toute trahison, belle entre toutes ses sœurs par ses malheurs, sa foi et son patriotisme.

Tout était inutile—*Post certas hiemes*, les jours lui sont comptés.

Beaujeu peut mettre en déroute à Monongahela 2,000 Anglais, il peut faire mordre la poussière au

général Boddock ; *post certas hiemes*. De Montcalm peut forcer à capituler le fort Oswego, il peut battre W. Henry, lui prendre 18 pièces de canon, 15 mortiers, 4,000 prisonniers : *post certas hiemes*. Il peut, Montcalm, le noble, l'héroïque, le chevaleresque Montcalm, remporter la victoire sur Abercromby jeter le découragement dans l'âme du jeune Wolfe ; il peut, enfin, dans une dernière bataille, sanglante entre toutes, sur les falaises qui dominent le Saint-Laurent, blesser à mort le chef anglais ; Wolf expirant connaît le triomphe du Léopard ; et lui, le grand héros, le vrai patriote, apprendra sur son lit mort que le drapau des bords de lis ne flotte plus sur le Canada, que Québec s'est rendu ; *post certas hiemes*. Alors, d'un trait de plume, de Choiseul sépare la fille de la mère, puis, satisfait et tranquille, il va saluer son maître. Triste réminiscence ! Passons. La colonie française avait vécu.

Horace dans son ode sur Troie dit :

Et le vaste Ilion s'abîme dans la flamme.

Pour le Canada, pays au blanc manteau de neige, le feu n'eut point été pour le vainqueur une vengeance suffisante. Les Anglais, en ce point, sont des dieux avares. Ils voulaient à tout prix être maîtres dans leur conquête, et les *pâles visages* ne plaisaient point aux triumvirs Boscawen, Mostyn et Lawrence. Ces trois hommes (deux amiraux et un gouverneur !)

Race d'Agamemnon qui ne finit jamais,

se réunirent pour extirper du cœur canadien la fidélité à la mère-patrie. Dans leur large catalogue de perfidies, ils trouvèrent un supplice nouveau. Un ordre parut, l'exécution suivit et l'Acadie fut la première frappée.

18,000 Français, religieux et patriotes, industriels et patients, habitaient alors la terre d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, au sein d'une vallée féconde où s'élevait, calme et solitaire, le village de Grandpré. « Là, raconte Longfellow, le délicieux écrivain, dans les paisibles soirées d'été, quand les derniers rayons du soleil éclairaient l'unique rue du village et doraient la façade des cheminées, les matrones et les jeunes filles, avec leur bonnet blanc et leurs robes bariolées de diverses couleurs s'asseyaient sur le seuil de leur demeure avec leur quenouille ; et le bruit de leurs rouets et le son des navettes des tisserands se mêlaient à l'harmonie des chants de la jeunesse. Parfois, en ce moment, le prêtre de la paroisse, missionnaire vénérable, descendait lentement le long du village. Les enfants s'arrêtaient dans leurs jeux pour baiser la main vénérée qui les bénissait ; les femmes se levaient à son approche et le saluaient avec une respectueuse affection. Les laboureurs revenaient des champs, et le soleil disparaissait graduellement à l'horizon. Alors la cloche de l'église tintait l'Angelus. Là, vivaient dans l'amour de leur prochain, ces simples Acadiens, libres de toute crainte, Français d'âme et de cœur. Telles étaient les victimes choisies.

Un jour, ils furent sommés par l'autorité anglaise de se rendre sur la plage pour régler une affaire d'importance. La plupart s'y rendirent. Une légion farouche les entourait aussitôt, des vaisseaux prêts à appareiller sont là, et, sans pitié aucune, poussés comme de vils troupeaux, les Acadiens, au nombre de 7,000, sont entassés sur les navires de leurs persécuteurs. Ils furent ainsi transportés sans retard à une longue distance sur les plages des colonies anglo-américaines, n'emportant des foyers de la terre natale qu'un souvenir d'amour, de paix et de bonheur à jamais passés, et de la haine due à leurs cruels oppresseurs ; car en jetant les yeux vers leurs demeures pour un suprême adieu, ils virent l'incendie et la dévastation ruiner leur Acadie bien-aimée.

Les nobles débris de ces Messéniens modernes quittent aussitôt, dans un juste sentiment d'effroi, cette contrée de misère et de deuil, et sous la conduite d'Indiens dévoués, fuient vers les forêts, dirigeant leurs pas au midi. Dans leur attachement pour la France, ils vont à la recherche d'une terre lointaine, d'une Louisiane qu'on leur a dit être habitée par des Français, et sur laquelle flotte la bannière sans tache. Rien n'arrête leur courage. Ils traversent des montagnes, ils franchissent des rivières, ils couchent au

sein des marais, ils séjournent pendant un hiver entier parmi des sauvages, et ceux-ci respectent d'aussi grandes infortunes, les assistent souvent et toujours leur laissent un libre passage. Le guerrier rouge baissait la pointe de sa flèche : « Paix, disait-il, paix aux voyageurs dans la vallée des larmes ; tuer son ennemi, c'est bien ; mais le priver des ossements de ses pères ! le Grand-Esprit le défend ». Le tomahawk de combat restait à terre, tandis que le calumet de paix circulait dans les groupes d'exilés. Enfin ce long voyage eut un terme ; par une matinée d'automne, la Nouvelle-Orléans vit la levée et la place publique se couvrir de ce peuple éploré. Avec cette tendresse fraternelle, apanage de tout enfant de la France, sous la noble impulsion de M. Kerlerec, tous les habitants accueillirent ces proscrits et ces confesseurs de la fidélité. Jamais la charité ne fut mieux inspirée, et jamais aussi elle ne se montra plus abondante dans ses largesses. On leur fournit des outils aratoires, des semences, des vivres et des vêtements. Sur leur désir, le gouverneur alloua un morceau de terrain à chaque famille ; ils choisirent les rives plantureuses du Mississipi au dessus de la côte des Allemands, jusqu'à Bâton-Rouge et Pointe-Coupée.

En mémoire de leur patrie première, ils donnèrent à ces domaines le nom d'Acadie (1754-1759). Ainsi la Louisiane leur offrit un asile, une consolation, des mains ouvertes et des cœurs de frères. Pour eux, ils lui donnèrent une population saine, belle et forte, des caractères virils, des hommes de talents, des citoyens zélés pour le bien et la vertu. S'installant immédiatement, ils creusèrent de nouveaux sillons, et se firent un foyer nouveau. Désormais, conservant toutes les traditions de leurs pères, l'ordre, le travail et la foi, avec leur antique devise : « Fais ce que dois, marche ton chemin », ils ajoutèrent cette maxime : Mon âme à Dieu, ma vie à la Louisiane ! Ses joies seront leurs joies ; ses douleurs, leurs douleurs. O'Reilly, le vindicatif Espagnol de 1769, et Jackson l'impétueux et bouillant général américain, en 1815, les virent à l'œuvre. Plus tard, sous Grant le radical et Sheridan le sabreur, les fils de la côte d'Acadie n'ont point dégénéré. A tous les représentants de la force et du pouvoir brutal, l'Acadien oppose sans cesse cette constance et cette résignation de l'opprimé, qui calment seules la violence des maux qu'on ne saurait changer.

R. DE SENEGY.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

M. ELZÉAR ROY

Je l'ai connu, il y a bien des années de cela.

Il était, alors comme aujourd'hui, l'homme à la physionomie franche, aux manières correctes. La correction, c'est légendaire chez lui.

Dans ce temps-là,—et il n'est pas nécessaire que M. Roy soit au moins un vieillard pour justifier cette expression,—dans ce temps-là, dis-je, il sortait du collège Saint-Laurent, où il s'était fait remarquer par ses talents artistiques.

Mais, comme, il y a six ou sept ans, des dispositions ou même de réels talents artistiques ne suffisaient pas pour faire vivre un homme, M. Roy eût tôt fait de faire de l'œil à Thémis et de se faire recevoir avocat.

Je ne dirai pas que trois années de tête à tête avec le code et ses articles assez peu enthousiastes, ont tué l'artiste, chez M. Roy.

Au contraire, il me semble que sans lui enlever ses connaissances artistiques, toute la logique du législateur eût une heureuse influence sur le caractère de M. Roy. Son caractère s'est trouvé pondéré, ses enthousiasmes peut-être un peu plus calculés, mais à coup sûr, plus efficacement pratiques.

Où l'artiste aurait risqué follement une entreprise intervenait le penseur, l'aviseur légal.

Tel est, en deux mots, mon ami M. Elzéar Roy, le régisseur sage et dévoué de notre comédie française. Il a des états de service.

N'est-ce pas lui qui, il y a trois ans révolus, fonda et maintenait, à travers des difficultés sans nombre, les Soirées de famille, qui devaient faire éclore un jour au soleil de l'art, les artistes de notre troupe nationale, nos étoiles de demain ?

M. Roy a été à Paris, où il a observé, étudié sur le vif et là, il a choisi un répertoire capable d'alimenter pendant longtemps notre scène nationale.



Photo Lapres & Lavergne.

M. ELZÉAR ROY

Que vous dirais-je de plus. Que M. Roy est jeune que c'est un homme affable, que l'avenir lui sourit, tous les clichés, enfin ?

Le public me dispensera de cette corvée, car M. Roy est un homme très connu, et ce n'est pas la première fois que les journaux s'occupent de sa personne.

De concert avec M. Ledoux, il mérite des félicitations sincères, pour la tâche entreprise.

GUSTAVE COMTE.

LES MÉTIERS EN QUATRAIN

LE FORGERON

L'occasion est souvent volage
Il faut la saisir au passage,
Et comme le bon père Michaud :
Battre son fer quand il est chaud.

LE MUSICIEN

Je fais danser fille et garçon,
Je suis un bien joyeux compère,
Je ne céderais pas mon violon
Pour tous les trésors de la terre.

LE TYPOGRAPHE

C'est sur moi que l'écrivain fonde
Ses desirs de célébrité,
Car c'est moi qui révèle au monde,
Du cerveau la fertilité !

LE TONNELIER

Les raisins sont de si bons fruits,
Que je serais bien bête, en somme,
De ne pas goûter les produits
Que je m'escrime à mettre en tonne.

LE MENUISIER

Que fait le fils du charpentier ?
Disait un impie plein d'orgueil,
Mon cher, ne soyez pas si fier :
Il rabote votre cercueil.

LE BOULANGER

Maman, disait petite Rose,
Quelle est la plus utile chose ?
Le "Pater," nous le dit bien :
Ma fille, c'est le pain quotidien.

EN VOYAGE

(Suite)

ANVERS

Anvers se divise en deux villes bien distinctes, l'ancienne, dans laquelle nous retrouvons les vestiges des civilisations espagnoles et flamandes, et la nouvelle, avec ses larges rues et ses boulevards, qui lui donnent un faux air de Paris ou de Bruxelles.

La ville par elle-même est fort belle, soit que nous parcourions les petites rues tortueuses, toutes pleines des souvenirs d'autrefois, ou que nous prenions place aux terrasses des cafés modernes qui bordent les grands boulevards. Tout ici respire la plus franche gaieté, le mouvement est considérable, et la foule, parfois joyeusement bruyante, donne à la ville un aspect tout-à-fait caractéristique.

La vie n'y est pas chère et le voyageur peut sans grands frais y passer quelques jours ; du reste, je ne saurais trop recommander aux touristes canadiens de s'y arrêter.

Au point de vue architectural, Anvers possède un grand nombre de souvenirs des écoles flamandes et espagnoles. Cependant, depuis quelques années, la ville perd, au profit du confort moderne, l'aspect original que lui accordait l'aspect pittoresque des habitations du temps passé. Le pic et la pioche du démolisseur détruisent petit à petit ces hautes maisons à pignons ou à façade en bois à étage surplombant.

Le touriste peut toujours admirer quelques-unes de ces vieilles maisons d'autrefois, dont quelques-unes datent du XVI^e siècle.

Citons entre autres l'Hôtel du Doyen, Place Verte, la maison du peintre, Zégess, Place de Meir, la maison de Rubens, rue de l'Empereur. Enfin, sur la



HOTEL-DE-VILLE

Grande Place, nous voyons la maison d'été de Charles Quint, cette habitation ayant été habitée par le grand Empereur.

A part les rues et les boulevards, nous avons à Anvers de superbes places publiques, des squares et des parcs.

La Place Verte, aussi nommée Place Rubens, occupe à peu près le centre de la Ville. Comme ensemble la Place Verte est surtout de style moderne. Elle est encadrée par de vastes édifices, magasins, hôtels et cafés, qui lui donnent une apparence des plus parisiennes. Au centre, nous voyons la statue de Pierre Paul Rubens, œuvre magistrale due au ciseau du sculpteur Geefs. L'illustre chef de l'école flamande est représenté en costume d'ambassadeur et ayant à ses pieds les attributs de la peinture.

Dans le fond de la place, on voit s'élever la masse imposante de la cathédrale Notre-Dame. Cette église, construite en style romano-ogival, est dédiée à une Vierge miraculeuse, dont la pieuse légende remonte à l'origine de la cité, et dont la statue s'élevait à l'endroit occupé par le vaste monument. C'est en l'année 1352, que le patricien Aleyns en posa la première pierre. La tour mesure 123 mètres, elle a donc huit mètres de plus que celle de Strasbourg, réputée à tort comme la plus haute qui existe. Il y a 622 marches à gravir pour arriver au sommet. Le vaisseau de l'église a 117 mètres dans l'œuvre, 63 mètres de large aux transepts, 62 mètres aux nerfs ; le corps, partagé en sept travées ou arcades, est soutenue par 125 colonnes. Je reviendrai, du reste, sur la description de cette superbe cathédrale, qui au point de vue artistique mérite de faire l'objet d'un chapitre spécial.

Non loin de la Place Verte nous voyons la Grande Place ou Place de l'Hôtel de Ville.

La maison communale d'Anvers date de 1560, et les plans furent dressés par l'architecte Floris. L'Hotel de Ville est le premier monument élevé à Anvers dans le style Renaissance. Il impose par sa masse : la forme est celle d'un quadrilatère. Le même style sur les quatre façades, qui se composent d'un



PLACE VERTE

soubassement en marbre rouge, surmonté de deux étages et d'un attique. Au milieu de la façade principale, s'élève un avant-corps d'une rare élégance, au frontispice duquel, dans une niche, une statue de la Vierge a remplacé celle du légendaire *Salcius Brabon*, au milieu d'allégories payennes. Plus bas, dans les niches latérales, les statues symboliques de la Sagesse et de la Vertu.

Dans les salles, nous voyons des tableaux remarquables, mais la plus belle de toutes est la salle du Magistrat, ou *Salle Leys*, dont les peintures faites par Henry Leys, rappellent les faits principaux de l'histoire de la Ville.

La Bourse d'Anvers offre ceci de remarquable, c'est qu'elle devint le type de édifices ayant la même destination et qui finirent par s'élever dans les centres mercantiles au monde entier.

La Bourse fut tout d'abord construite en 1531, mais fut deux fois ravagée par des incendies ; celle que l'on voit maintenant date de 1873. Au point de vue architectural, l'édifice affecte le genre espagnol ou mauresque, l'ensemble est très original et d'un très grand effet. Les galeries, découpées à jour, font l'effet de dentelles s'enroulant autour des rinceaux et arcs-boutants.

Sur la Place de l'Hôtel de Ville, on voit un étrange monument, qui n'est en réalité qu'un souvenir élevé à une vieille légende anversoise.

Un géant, du nom de Hans, semait la terreur dans tout le pays et obligeait les habitants de payer un tribut ou sinon il leur coupait la main.

Un jour, un chevalier attaqua le géant, délivra le pays du tyran et, après l'avoir tué, lui coupa la main qu'il lança triomphalement dans l'Escaut.

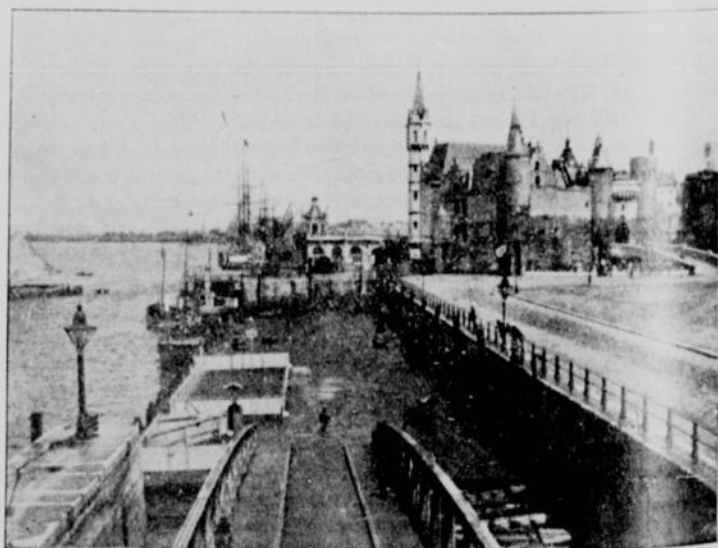
Parmi les autres monuments d'intérêt de haute archéologie, citons le Steen, ancien fort d'Anvers, construit vers 885. Cette antiquité, restaurée par la sollicitude de la ville et du Gouvernement, est aujourd'hui transformée en musée d'antiquité.

Du reste, Anvers est très riche en musées, et je citerai en passant le superbe musée de peinture et de sculpture, qui est un des plus intéressants qui existent.

La prospérité matérielle d'Anvers au moyen-âge avait développé chez les habitants le goût du luxe, en même temps que le libre essor du génie mercantile.

Par le concours favorable des circonstances, la ville était devenue un vaste foyer rayonnant de progrès ; une pépinière d'hommes distingués répandant en Europe l'éclat de leur nom et les primeurs de leur travaux intellectuels.

Au XV^e siècle les Ducis, les Van Ockeghem et Josquin Desprez avaient introduit l'art musical en France. Hubert Waelrant, le créateur de la *gigue*



L'ESCAUT

musicale ; André Pevernagis, l'organisateur des premiers concerts, étaient tous sortis de l'école de musique d'Anvers.

L'art typographique existait à Anvers bien longtemps avant la date assignée comme étant celle de son invention ailleurs. Dans un acte authentique de 1417, on cite Jean de Printere et les presses à caractères mobiles de Jean Latius en 1446, et de Mathieu Van der Goes, en 1472, livraient dès lors des éditions qui imitent les travaux de Gutenberg et de Laureus Coster, considérés à tort comme les promoteurs de la typographie.

Au milieu d'une population mercantile enrichie, où une noble émulation artistique créait des Mécènes, peut-on s'étonner de rencontrer les premières expositions publiques des Beaux-Arts ? Dès le XV^e siècle, au bazar de Notre-Dame, on exposait en vente les tableaux et sculptures d'artistes en renom.

Mais Anvers ne possédait pas encore d'École. Memling, Roger et les Van Eyck formaient une pléiade rayonnante à la cour ducs de Bourgogne, à Bruges. Le jour où cette ville perdit sa fortune commerciale, Anvers, sa rivale, en hérita, en même temps que de sa gloire artistique.

Un artiste de Nuremberg, le célèbre Albert Durer, dans une relation de son voyage à Anvers, en 1518, fait connaître les artistes les plus en renom : Quintin Metsys, Joachim Patinir et Luca de Leyde. A propos de ce dernier, il fit la remarque : " Maître Lucas est un petit homme originaire de la Hollande. Durer lui paya deux sous une eau-forte, l'Espiegle, qui, de nos jours, vaut cinq cents dollars.

Ce détail donne à réfléchir et démontre que bien souvent, même presque toujours, les grands maîtres de l'Art eurent dans leur vie bien peu, et après leur mort beaucoup de gloire.

Dans le prochain numéro, l'art flamand et les églises d'Anvers.

Dr JÉHIN-PRUME.

(A suivre)

LE PREMIER LANGAGE HUMAIN

Quelle fut la langue dont se servirent Adam et Eve ? Les savants ont noirci bien du papier sur cette question, mais sans y répondre. Chacun d'eux craignit pas de prétendre que sa langue maternelle fut le langage primitif du genre humain.

Ainsi, pour les rabbins juifs, la première langue universelle est le samaritain, tandis que selon Jean Goropius, qui publia, à Anvers, en 1569, les *Origines du langage*, nous devons considérer le cimbrique, c'est-à-dire l'ancien flamand, comme la langue fondamentale où prirent racine tous les dialectes du globe.

Il naquit en Basse-Bretagne plusieurs érudits qui soutiennent que le langage primitif fut exclusivement le bas-breton. L'un d'entre eux, Le Brigant, expliquait de la façon suivante l'étymologie des mots *Adam* et *Eve* : Ayant mangé la pomme fatale, Eve manqua de s'étrangler ; Adam lui cria : *A tam !* (Quel morceau !) A quoi elle répondit : *Eve !* (Bois !)...

J.-E. Erro, un savant espagnol, ne se contenta point de publier, en 1806, un alphabet de la langue primitive en Espagne, afin de prouver que les Basques furent les premiers habitants de l'Europe ; il éditait, à Madrid, en 1814, un in quarto, *El Mundo Primitivo*, où il soutint que, non-seulement les savants basques avaient coordonné le système du mouvement universel—compréhensif, sous une seule loi, le cours des plantes—longtemps avant les Egyptiens, les Babyloniens, et même le Déluge, mais encore que le basque fut servir à Adam, dans le Paradis Terrestre, pour désigner toutes les choses qui l'entouraient.

Un autre savant, André Kempe, à moins de prétentions. Il affirme dans ses doctes ouvrages, qu'on parlait trois langues dans le Paradis Terrestre : Dieu employait le suédois, Adam s'exprimait en danois et Eve lui répondait en français. Il faut avouer que cette langue n'occupe pas, en cette occasion, une place des moins considérables ; en qualité de Français,

nous devons nous montrer d'humeur galante, et nous déclarer pleinement satisfaits.

Les Persans soutiennent aussi, qu'il se parlait trois langues au Paradis Terrestre. Adam et Eve se servirent du persan, le langage de la poésie et de l'amour ; le serpent usa, pour les tromper, de la langue persuasive par excellence, de l'arabe ; tandis que l'ange Gabriel, après avoir vainement employé, pour se faire obéir, le persan, puis l'arabe, dut recourir au turc, qui convient, paraît-il, on ne peut mieux au commandement et à la menace.

Nous pourrions multiplier les exemples ; contentons nous de renvoyer les lecteurs curieux de connaître la langue d'Adam, celle de Noé, et même celle des anges à un intéressant in-octavo, *Synopsis universæ philologiae*, que Godefroi Henselius publia à Nuremberg en 1741.

Du reste, Voltaire a mis d'accord tous les auteurs de ces suppositions étranges, en déclarant qu'il n'y eut point, à proprement parler, de langue primitive, et voici en quels termes :

Chaque espèce à sa langue. Celle des Esquimaux et des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive et d'alphabet primitif que de chênes primitifs, et que d'herbe primitive...

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris et des exclamations ? les petits enfants disent d'eux-mêmes *ha ha*, quand ils voient un objet qui les frappe ; *hi hi*, quand ils pleurent ; *hou hou*, quand ils se moquent ; *ah*, quand on les frappe ; et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte Psammeticus, ce qui n'est pas un mot égyptien fit élever pour savoir quelle était la langue primitive ; il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier : *bec bec*, pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfants que le croisement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens, tiens, prends, tais-toi, approche, va-t'en* : ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien, mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudiments informes, il y a un chemin immense pour arriver à la Syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce mots *viens*, il faut parvenir un jour à dire : " Je serais venu, ma mère, si, en accourant vers vous, je n'étais pas tombé à la renverse, et si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche."

Il est assez vraisemblable, en effet, que les premières paroles humaines n'ont été que des sortes de cris, et qu'il a fallu des siècles et des siècles de lente civilisation pour que l'être humain pût enfin parvenir à coordonner des phrases qui exprimassent des idées.

Et cependant, il n'est pas d'hypothèses saugrenues que n'ait suscité ce problème philologique. Nous citerons, pour terminer, une explication de ce même Jean Goropius, dont nous venons de parler : ayant constaté que le mot *sac* se retrouve dans la plupart des langues, en hébreu *sak*, ainsi qu'en chaldéen et en turc, en celtique *sac*, en teuton *sach*, en grec *sakkos*, en latin *saccus*, en goth *sakk*, en anglo-saxon *sac*, en allemand *sack*, comme en anglais, en danois, en flamand ; en italien *sacco*, en espagnol *saco*, en français *sac*, etc., Goropius en tire cette merveilleuse conclusion, qu'au moment de la confusion des langues, pendant la construction de la Tour de Babel, aucun ouvrier, en quittant son travail, n'oublia son sac...

MAURICE LENOIR.

UN AMOUR

Et sous les grands et majestueux saules qui bordent les capricieuses allées du jardinet, protégeant de leurs ramures des fleurs innocentes, au calice encore faible, Angéline et Oswald, la main dans la main, les yeux dans les yeux, se promirent un amour éternel, scellant ce pacte d'un long baiser, dernier aveu d'amour.

Elle, Angéline, cette brunette aux fins sourires, aux allures dégagées et souples, aux yeux moqueurs, avait su, par ses charmes, attirer à elle ce beau grand blond, à l'air timide, qu'on appelait Oswald. Et depuis trois ans déjà, on les voyait toujours ensem-

ble, souvent sous la ramure ou cheminant d'un pas tranquille, en murmurant des phrases qui faisaient flotter sur leurs lèvres des sourires joyeux. Et le monde, en les voyant ainsi répandre le bonheur, les aimait tout de suite, satisfait de cette amitié et souriant à leurs sourires.

Un jour, pourtant, un nuage sombre, troubla ce bonheur, un deuil irréparable s'abattit sur eux. Un incendie considérable détruisit les vastes usines dont Oswald devait hériter, et sous les cendres encore chaudes de ces bâtisses, on trouva, quelques heures après, les os calcinés du père d'Oswald.

Puis, sa mère, à la suite de ce malheur, fut aussi très malade et, durant les quelques mois de sa maladie, on avait vu souvent, très souvent, Oswald et Angéline, passer des nuits entières près de cette femme au teint pâle, aux yeux caverneux, qui ressemblait plus à un cadavre qu'à un être vivant. Et durant ces longues nuits, tous deux, penchés sur le chevet de la malade, ils avaient pleuré ensemble, et les larmes qui s'échappaient de leurs paupières rougies roulaient comme des perles sur les draps blancs du lit, futur suaire de cet être chéri qu'on appelle Mère.

A présent, depuis deux mois déjà, la mère d'Oswald repose en paix près de son mari, dans un coin du cimetière, sous les fleurs et les pleurs qu'Oswald et Angéline vont déposer ensemble sur la terre qui recouvre deux êtres inoubliables.

Et sous les grands et majestueux saules qui bordent les capricieuses allées du jardinet, Oswald et Angéline, mêlant leurs caresses à celles des feuilles et leurs voix aux chants des oiseaux, tous deux se jurèrent fidélité, sur la croix de bois noir où gisait le Christ.

Et durant les deux années qu'ils furent séparés l'un de l'autre, Oswald et Angéline vivaient dans le souvenir et l'espérance, Lui dans sa chambrette à l'étranger, marchant courageusement vers la gloire ; Elle au Canada, sous les saules, rédigeant un billet, une lettre, qui amènerait une réponse, tout en ranimant un courage qui, quelques fois, défaillait devant les échecs de ceux qui cherchent l'argent.

Un matin, à l'heure où Oswald relisait ces missives parfumées, le facteur ouvrit la porte et mit dans les mains tremblantes d'Oswald deux missives, une dont l'écriture fine et allongée lui était connue, l'autre bordée de noir.

La missive à écriture fine était un suprême adieu d'Angéline. Blessée dans un accident, elle allait expirer bientôt, ne pouvant pas même revoir celui pour qui elle vivait. Au moins, elle lui écrivait, jusqu'au dernier moment. " Et vous, disait-elle, qui restez sur la terre, si vous m'oubliez... au moins... priez pour moi... et lorsque... Je meurs. Adieu ! Oswald !... "

" ANGE..."

— Ange, oui c'est un ange, dit Oswald, à travers un sanglot, lorsqu'il eut ouvert la lettre aux rebords noirs qui lui annonçait la mort de sa fiancée.

Et, serrant ces deux fatales lettres sur son cœur, il jura à haute voix, devant la croix de bois noir, qu'il n'oublierait pas et qu'il prierait.

Et depuis ce temps, chaque année, on voit, dans le cimetière de Sainte-G..., un moine qui vient seul, les pieds nus et la tête découverte, portant à ses côtés un crucifix de bois noir, prier sur une tombe et pleurer sur l'autre.

A. ALLAIN.

Joliette, 1901.

Jeune, on est riche de tout l'avenir que l'on rêve ; vieux, on est pauvre de tout le passé qu'on regrette. —P. ROCHEPÈRE.

On reprochait à une femme qui venait de perdre son mari, après une union longue et heureuse, de ne faire aucun étalage de son chagrin, et de ne manifester que négligemment au dehors le deuil qui lui remplissait le cœur. " C'est, répondit-elle, que je ne songe pas à me remarier jamais. " —ALPHONSE KARR.

SILHOUETTE LITTÉRAIRE

ANTONIO PELLETIER

A l'occasion du récent départ de M. Antonio Pelletier, assistant à la rédaction de notre journal, et avec qui les jeunes—spécialement—ont eu affaire, nous donnons ce qui suit. Nous croyons savoir de source certaine que M. Pelletier fera une conférence à la salle de l'Union Catholique, 146, rue Bleury, le 27 octobre.

Le lecteur comprendra facilement toute la difficulté de ma tâche, quand il saura que M. Antonio Pelletier, de qui j'ai à l'entretenir un moment, est un ami, et qu'il me répugne naturellement de manier l'encensoir. Ce petit instrument du culte que, malheureusement, depuis quelque temps, on tente d'"acclimater" à l'atmosphère peu recueillie du cénacle littéraire, à mon humble avis, balafre plus souvent le front des officiants qu'il ne l'auréole. Certes, nul plus que moi, et nul aussi avec plus de plaisir et de sincérité de cœur, ne s'inclinerait devant le vrai mérite, surtout publiquement, si mon admiration justifiée devait en provoquer de semblables. Le malheur, c'est qu'on débite les flatteries à pleines phrases et sans discernement aucun. Un compliment ne plaît réellement à une personne que si celle-ci, avec une légitime fierté, croit l'avoir justement mérité. Autrement, et fût-on même de bonne foi dans cet art qui consiste à assommer les gens à coups de flatteries, on risque de passer pour aussi imbécile que celui qui les gobe orgueilleusement—et plus sottement. D'ailleurs, la valeur réelle n'aime pas qu'on l'encense : elle est modeste.

Aussi, je me rassure un peu, en me plaisant à croire que M. Pelletier n'est pas de ceux qui se laissent griser jusqu'à l'asphyxie sans protester, et qu'il ne m'en voudra pas si j'ose lui parler ici comme je le ferais dans l'intimité. LE MONDE ILLUSTRÉ est un journal où l'on peut livrer sa pensée telle qu'on la conçoit, sans trop craindre les médisants ou les esprits fielleux qui, souvent, ne nous lisent que pour découvrir un sujet à récriminer, à émettre des paradoxes plus ou moins spirituels ou à se moquer. Nous sommes un peu en famille, n'est-ce pas, lecteurs ?

**

Physiquement—de même, d'ailleurs, qu'intellectuellement—M. Pelletier est ce qu'on appelle, en terme de bonne camaraderie, un *type*.

Ne voyez derrière ce mot nulle pensée irrespectueuse ou folâtre.

Ce qu'on remarque d'abord chez lui, ce qui accroche le regard, c'est sa tête. Je crois qu'un homme qui attire l'attention par cette partie du corps, une des plus indispensables, n'est déjà pas un être banal. Cette tête, il la porte fièrement campée sur deux épaules solides : elle tend constamment au ciel. Il y a de l'espoir, de l'au delà, sous cette chevelure savamment ébouriffée à la Richepin, et dont les boucles semblent se crispier en un mutuel effort, comme pour contraindre quelque pensée toujours en mal d'éclosion à retarder sa naissance au jour du cerveau. La tête de mon confrère demeure à l'état de souvenir lucide dans l'esprit de celui qui l'a une fois aperçue, fut-ce au sein d'une assemblée de dix mille personnes, aux chefs tous plus étranges les uns que les autres.

M. Pelletier, à quelqu'un qui lui demandait pourquoi les littérateurs portent ordinairement les cheveux longs, répondait : "C'est parce qu'ils n'ont pas le moyen de payer le coiffeur !"

La réplique a du bon, mais elle n'est pas sérieuse.

Combien de personnes—de dames surtout—ne consentent à laisser tomber les illusions de leur cœur qu'avec leur dernier cheveu ! Ainsi, peut-être, des littérateurs, et sûrement des poètes ; et puis, la renommée d'un écrivain ne tient parfois qu'à un cheveu, c'est le cas de dire : gare la calvitie !

Les yeux de la tête en question vous regardent bien en face, ils sont francs comme l'âme qu'ils reflètent ; et quand même M. Pelletier les endeuillerait de lunettes noires, ils verraient encore tout en rose. C'est dire que mon confrère est d'un caractère charmant, enjoué ; qu'il est content de vivre de cette vie dont

nous, les misanthropes, ne sommes jamais satisfaits, et qu'il n'envie pas grand-chose.

Or, ne presque rien envier, c'est être heureux.

D'un cœur vaste, ouvert à la franche amitié, affectueux et s'apitoyant à la douleur, sensible à toute manifestation de sympathie vraie, M. Pelletier est un ami précieux à l'âme naturellement triste, parce qu'il est gai d'une gaieté très communicative, et bon sans le moins du monde s'en douter. Il donne une parole tendre et se délecte du sourire reconnaissant que lui a valu ce sentiment du cœur, exprimé doucement. L'homme est digne de toute considération, l'écrivain des meilleurs encouragements.

Les jeunes écrivains de ce journal se sont vite rendus compte de l'affection toute particulière que leur a vouée M. Pelletier. Il a mis à leur disposition, avec la seule idée de leur faire du bien, une de ses qualités les plus précieuses : son dévouement à la cause littéraire des débutants, ne se souciant pas des ennuis personnels que cela pourrait lui apporter, et chargeant sur ses épaules la responsabilité plus lourde de pousser indistinctement dans la carrière tous ceux qui se croient capables de manier la plume assez habilement. Les jeunes devront lui être reconnaissants d'avoir volontairement, pendant la grande partie de ses vacances habituellement passées à contempler les beaux levers de pourpre et les sublimes couchers d'or



Photo J.-A. Dumas

ANTONIO PELLETIER

des larges horizons campagnards, enchaîné son âme, qui a des vellétés de poète, aux charmes plus que douteux de notre ville poussiéreuse et haletante. Ce détail complète bien l'analyse du caractère de M. Pelletier, ami et confrère.

Parlons maintenant de l'écrivain.

**

M. Pelletier a plusieurs cordes à son arc. Tour à tour prosateur et poète ; auteur d'articles badins ou sérieux, philosophiques ou simplement littéraires, la prose semble son élément familier, au sein duquel il se meut le plus à l'aise, où il est le plus lui, tout en y mettant un brin de poésie, j'oserais dire de coquetterie.

Lisez cet extrait d'un article publié dans *Le Saint-Laurent*, journal auquel M. Pelletier collabore parfois ; ces quelques lignes le peignent bien :

Vous me demandez ce que je fais ? Peu de chose, assurément, si rêver est peu de chose.

En effet, que peut faire un étudiant en vacances, sinon rêver ?

Ce mot *rêver* paraît vide de prime abord ; mais, rêver, qu'est-ce donc ? C'est ce souvenir d'hier ; c'est penser à demain ! Hier, le passé, c'est l'ami qui n'est plus, la main caressante qu'on a étreinte avant le départ, la lèvres qu'on a goûtée, la personne qu'on aimait

et qui ne pense peut-être pas à nous— et que nous aimons toujours. Hier, c'est l'infidélité, la fuite des choses, l'absence, c'est la disparition, le néant ; hier, hélas ! c'est hier... malheureusement !...

Et rêver, c'est revoir cela dans son âme.

Rêver, aussi, c'est voir demain. Demain, l'incertitude, le point noir au fond de l'horizon qu'on croyait ensoleillé ; c'est le rayon d'espérance, au moment où la tempête semblait venir, effrayante. Demain, c'est l'ami qui retrouve son ami, la fiancée qu'enlace son amant après un long voyage, c'est le cœur qui trouve un autre cœur fait pour lui. Demain, c'est peut-être la désespérance ; demain, c'est peut-être aussi l'espoir.

La prose de M. Pelletier n'est pas toujours aussi poétique, puisqu'il est parfois philosophe et que l'austérité de la pensée marque son cachet de froide monotonie au style ; tout de même, j'estime beaucoup plus M. Pelletier prosateur que poète ; la forme naturellement raisonneuse de sa pensée se prêtant mal aux conceptions idéales.

Mon confrère est, en littérature, ce qu'est en politique un républicain-révolutionnaire. Il diffère d'opinion avec l'auteur de cet article qui, lui, est de cœur royaliste—d'autres diront arriéré—par conséquent conservateur. Si je ne désapprouve pas toujours systématiquement un écrivain qui ose des expressions comme celles-ci : *ausculter le mystère, s'éveiller dans la naïveté, j'en parle de source*, etc., je ne puis m'empêcher d'ébaucher une grimace. M. Pelletier vise à l'originalité ; j'aurais tort de l'en blâmer. L'originalité est le signe certain de vocation en littérature ; mais je crois que l'on naît original, comme l'on naît poète. Il ne faut pas confondre l'originalité avec l'étrangeté, qui a le plus souvent pour caractéristique l'exagération, et qui tend à embarrasser la langue française, si claire, d'éléments troubles et baroques. Mais, il ne faut jamais reprocher à qui que ce soit une expression qui pourrait paraître se prêter à la moquerie, si cette expression rend intégralement la pensée.

En somme, M. Pelletier a un style personnel, qui, pour n'être pas toujours aussi simple qu'il le devrait ne se laisse pas moins lire avec plaisir. Sa pensée marche de pair avec le bon sens—elle est élève des Jésuites—et chacune s'enchaîne à la précédente sans liens trop apparents. M. Pelletier connaît bien ses auteurs philosophes et ne s'en laisse pas imposer par une objection—qu'elle soit de Spinoza ou de Hegel. Il a encore ses deux années de philosophie dans la tête.

Mon confrère est aussi conférencier de talent—je vous ai dit qu'il cumulait plusieurs fonctions—et son début dans ce genre de littérature lui a valu de flatteuses appréciations. Il avait à parler du cœur humain au point de vue physiologique, et nous a décrit, en phrases simples et claires, au moyen de métaphores s'adaptant bien au sujet, le fonctionnement de cet organe propulseur de vie. Afin de montrer à son auditoire qu'il connaissait aussi le cœur humain autrement que comme principal organe de vie, il débutait ainsi :

Je viens vous parler du cœur. Le cœur ! Cœur de femme ; labyrinthe charmant ! Cœur d'homme ; je ne puis dire, car on ne se connaît pas soi-même ! Le cœur, chez l'un et chez l'autre, source des maux les plus grands comme des joies les plus infimes, des bonheurs immenses et des moindres peines. Le cœur ! instrument de vie ou de mort—organe sensible—lyre facile à toutes les vibrations : vibrations aiguës, rudes et fausses ou vibrations mélancoliques, tendres, caressantes, divines. Le cœur ! Le cœur qui hait, le cœur qui aime !

Jetez les regards autour de vous, Messieurs et Mesdames, et derrière ces figures de marbre qui, ce semble, ne disent rien de tendre à l'âme, vous verrez toujours la présence d'un cœur qui se trahit par l'action. Qui a le cœur plus vaste et plus franc qu'un militaire, et qui en même temps l'indique moins par son dehors de glace ?

Où encore, au fond de ces prunelles limpides, calmes et rêveuses ou agitées et chaudes d'ardeur printannière, au delà de ces regards bleus ou noirs, ou bruns de jeunes filles, ne voyez-vous pas son cœur à elle ; son beau, son bon petit cœur qui bat avec grâce et gentillesse comme l'aile d'un papillon ! Ce cœur se dévoile de mille manières diverses. Ne l'avez-vous pas vu dans un sourire qui se moque ou dans un soupire qui caresse, dans une physionomie ardente et tout en éveil ou dans un profil fier et imposant, dans une

stature majestueuse ou dans un geste gracieux qui vous attire et vous captive ; dans un geste qui prie ou dans un geste qui donne au mendiant ? Ne l'avez-vous pas vu dans ces infinis petits riens étonnamment pleins de grandeur qui vous laissent tout surpris et comme sous le charme d'une harmonie qu'une grande âme seule peut rendre ? Car il faut être grand pour bien faire les petites choses, il faut avoir une âme d'élite pour faire vibrer les fibres les plus obscures, les plus reculées, il faut avoir un raffinement d'exquise délicatesse et de noble sensibilité et c'est là le propre d'un cœur bien fait et bien placé de jeune fille, ce cœur qui fait que la femme est femme ; ce cœur ou plutôt ce petit ange, ce rayon de l'infini que le Créateur a mis là pour répandre le bonheur dans des atmosphères brûlantes d'amour ou d'amitié. Ce cœur de jeune fille, qui l'a connu ne peut l'oublier, qui le méconnaît perd le nom d'homme, qui en doute n'a jamais eu vingt ans !

Dites-moi, Mesdames et Messieurs, vous souvient-il encore de ces temps heureux—loin pour plusieurs, assez rapprochés pour d'autres—de ces temps où votre bonne mère en murmurant des chants—des chants de mère—vous berçait en vous étreignant sur sa poitrine ; de ces temps où votre père laissait courir dans ses moustaches vos menottes blanches ou roses, ou pâles, ou sucrées de bonbons à la crème ou de miel parfumé ?

Cœur de mère ! Cœur de père ! Cœur de jeune fille ! Je vous aime ! Cœurs de riches, cœurs de pauvres, cœurs de malheureux, cœurs larges, cœurs vertueux, cœurs aimants, Dieu vous a faits avec toutes vos grandes aspirations. Vous êtes des preuves de sa bonté, de sa grandeur : je vous aime aussi !

M. Pelletier a actuellement un long travail sur le métier, développant, cette fois, les idées plus haut émises ; il parlera du cœur, morceau de mystère fait chair, temple de l'amour et de tous les sentiments humains. Tâche ardue : mais M. Pelletier est un homme que rien n'embête. Souhaitons lui de s'en tirer, comme la première fois, à son honneur.

Comme poète, mon confrère est lui avec grand plaisir par les lectrices des pages féminines de *La Presse* et de *La Patrie*, où il publie assez régulièrement. Il se délecte des chefs-d'œuvre de Chateaubriand et d'Alfred de Musset. Il a du goût. Retrouvons-on quelque influence de ces lectures soit dans sa prose, soit dans ses vers ? Mon sens critique n'est pas tellement aiguë qu'il me soit possible de l'affirmer ou de le nier ; et je ne ferai pas la sottise de dire à M. Pelletier qu'il nous fait songer à l'un ou à l'autre de ses maîtres.

Son vers est léger, ennemi de la licence poétique moderne, c'est-à-dire que, si nous pouvions le classer, nous lui décernerions le qualificatif envié : classique. Ici se remarque ce qui fait de M. Pelletier un écrivain d'esprit unique : l'absence de toute crainte de critique. M. Pelletier se permettra héroïquement un mauvais vers, en toute connaissance de cause, simplement—le but est peut-être louable—afin de prouver le libre-arbitre.

Parmi ses pièces qui méritent citation, nous donnerons :

BAISERS

Du baiser des zéphirs naissent les fleurs des bois
Emportant leurs parfums sur d'invisibles ailes ;
Et les amoureux fous, aux bruits des cascadelettes,
Mêlent éperdument leurs chauds baisers—parfois.

Vos prunelles souvent filtrent des rayons d'âme
Pour l'être aimé ; ce sont les baisers de vos yeux !...
La nuit, l'étoile d'or, qui brille aux vastes cieux,
Jette au front des mortels son baiser plein de flamme.

Le ruisseau qui passe, aux herbes de ses bords
Abandonne le froid de ses baisers humides...
Les prières d'amis, en leurs envolés timides,
Sont des baisers bien doux pour les âmes des morts !...

Qui fait naître sur terre une aurore riante ?
Le baiser de la nuit et le baiser du jour ?
Et qui nous conduira dans l'éternel séjour ?
C'est un baiser d'hostie à notre âme mourante !...

Mentionnons aussi *Moines à Matines*, *A une Inconnue*, etc., poésies qui sortent du banal.

Mais, dans la composition de toutes, mon confrère ne vise pas suffisamment à l'art. Je crois que s'il s'en donnait la peine, ses pièces respireraient beaucoup plus la vraie poésie qui va droit au cœur porter du frisson.

M. Pelletier a du talent et il le prouve souvent, mais le philosophe tue en lui l'artiste. Il doit se dire :

Valse Automnale

PAROLES ET MUSIQUE DE JEAN-EUGÈNE MARSOUIN

A celle qui aime le bruit des feuilles sèches.

Moderato 1^{re} de Valse

Viens, par le brun sentier Va-ga-bon-der mi-gnon-ne, Par ce beau jour d'au-tom-ne Al-lons, nous a-mu-ser ! Pro-fi-tois ma Mu-set-te - Des der-niers jours de fé-te - Qu'un so-leil gé-né-reux Pro-cure aux a-mou-reux.

I

Viens, par le brun sentier
Vagabonder, Mignonne,
Par ce beau jour d'automne,
Allons nous amuser.
Profite, ma Musette,
Des derniers jours de fête,
Qu'un soleil généreux
Procure aux amoureux.

II

Viens, dans le bois jauni,
Avant que l'hiver sombre,
Jette sur lui son ombre
De tristesse et d'oubli.
Dans la forêt sonore
Allons courir encore,
Et faire nos adieux
A ses chanteurs joyeux.

III

Une dernière fois,
Viens écouter, ma belle,
La jolie ritournelle
Du ruisseau dans le bois.
Profite bien, ma mie,
De ce reste de vie,
Bientôt les bois ombreux
Seront silencieux.

IV

Pour nous viendra ce temps :
L'automne de la vie ;
Aussi sera flétrie
La fleur de nos vingt ans.
En attendant, ma chère,
D'un amour pur, sincère,
Aimons-nous tous les deux,
En vrais bons amoureux !



VOICI L'AUTOMNE !

Sur le trottoir brûlant encor,
Des milliers de feuilles vieil or
Exécutent leur danse étrange et monotone ;
On dirait un bal de lutins
Que conduit le vent des lointains :
Voici l'automne !

Au bois, les arbres dépouillés
Dressent leurs squelettes rouillés.
Et l'oiselet frileux dans les branches frissonne :
Le ruisseau gémit dans son lit
De gazon qui sèche et pâlit :
Voici l'automne !

ALBERT LOZEAU.

Octobre 1901.

JULES MAZÉ.

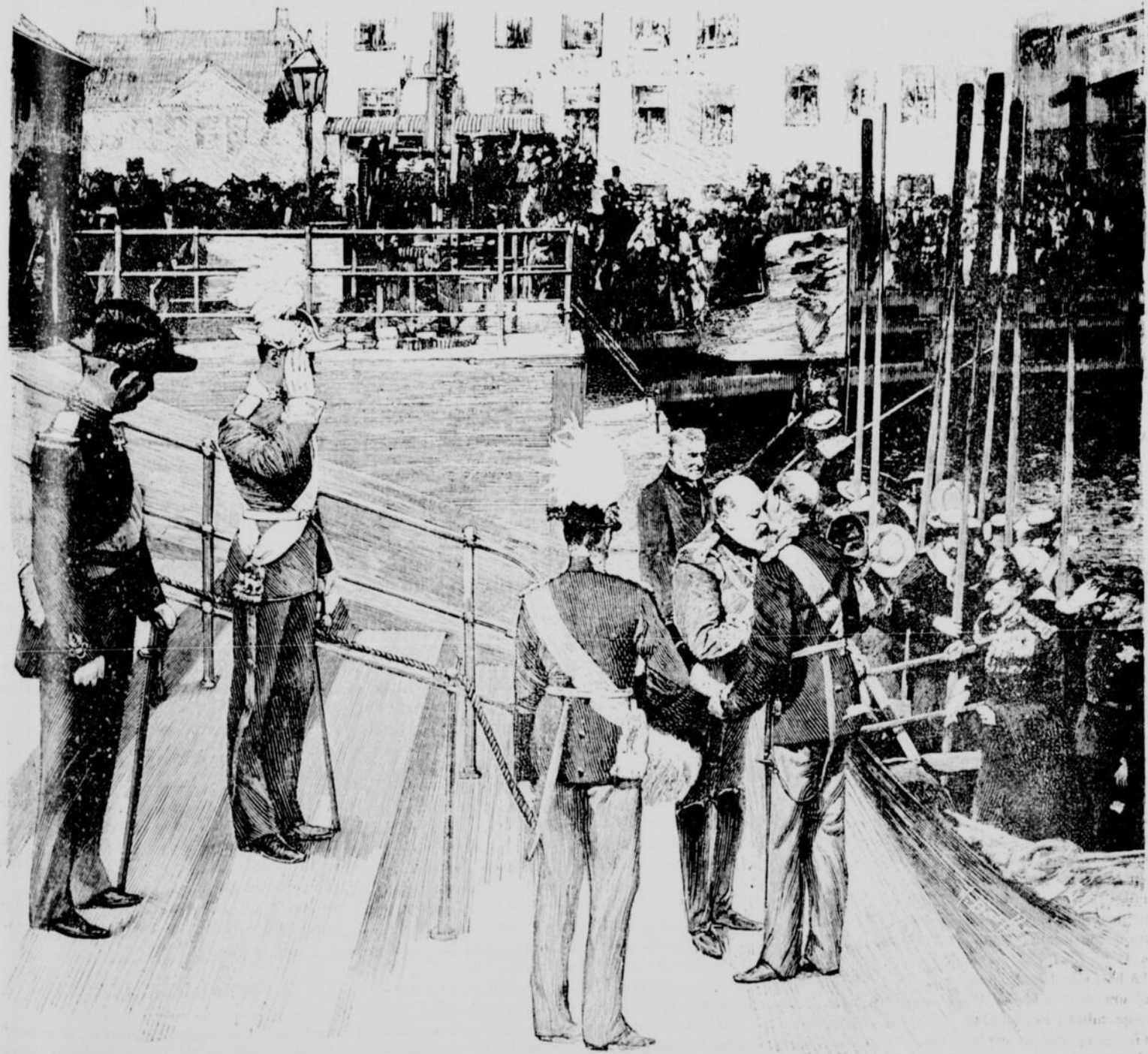
L'EMPEREUR DE RUSSIE EN FRANCE



LA REVUE DE BETHENY.—Le Tsar passant devant le front des troupes françaises



Une visite au Tsar : Arrivée du Roi d'Angleterre en Danemark La Reine d'Angleterre et la Princesse Maud, au débarcadère



DANEMARK.—Le Roi d'Angleterre et le Roi de Danemark se donnant l'accolade

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

OCTOBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux
Et voile le ciel de vapeurs moroses,
Ecoute chanter les derniers oiseaux,
Regarde fleurir les dernières roses.

Octobre permet un moment encor
Que dans leur éclat les choses demeurent ;
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer,
Mon cœur ; mais malgré la saison plaintive,
Un moment encor tâche d'espérer,
Et saisis du moins l'heure fugitive.

Bâti en Espagne un dernier château,
Oubliant l'hiver qui frappe à nos portes,
Et vient balayer de son dur râteau
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

FRANÇOIS COPPÉE.

TEINTES D'AUTOMNE

Comme il faisait beau ! Le ciel avait des écharpes de soie gris-perle, pour envelopper le soleil qui descendait doucement vers l'horizon, la brise avait des soupirs et des murmures pour faire rire les vagues, et sous la caresse du zéphyr, elles secouaient leur tête indolente, toute chargée de nacre.

Là-bas, au firmament, la lune montait, brillante dans sa pâle clarté ; sur les flots qui ondulaient, il y avait des paillettes d'argent, qui s'allumaient au sommet des petits monticules... et puis mouraient dans le ravin de la houle décroissante. C'est un peu l'image de nos illusions ; elles scintillent dans la splendeur du rêve ; et puis s'effacent et s'évanouissent dans l'abîme de la réalité.

Tandis que la lune montait... montait toujours, le soleil descendait... descendait encore. A l'horizon, il n'était plus ; mais le soleil avait de grandes banderoles rouges, toutes parsemées de nuées grises, — telles les dernières flammes d'un incendie, s'abritant sous des monceaux de cendre.

Ah ! comme il fait bon sentir autour de soi le calme de la nuit ! C'est l'oubli des choses qui vivent c'est le sommeil des douleurs et des amertumes. Il semble que chaque vague monte en votre cœur et lui arrache une souffrance, il semble que chaque étoile descende en votre âme et l'inonde de bienfaisante clarté.

L'éternel refrain des jours et des nuits apportait la chanson du soleil... un beau soleil d'automne.

Vous en souvient-il, vous qui fûtes si aimable ?

Vous rappelez-vous, sur la route toute grise, il y avait des feuilles d'or que le vent roulait dans la poussière, et puis les arbres avaient, les uns des toilettes pourpres, les autres, des petites guipures jaune-pâle, sur leur robe encore verte ?... Plus loin, parmi les branches toutes dépouillées, des oiseaux chantaient ; mais dans ces arbres sans parure, sans nid, les mélodies montaient tristes, langoureuses. C'était comme un hymne d'adieu, un chant de départ !

Pauvres petits oiseaux, pourquoi craignez-vous l'hiver ? Vous avez des ailes, vous pouvez fuir !

Quand le froid de la douleur enveloppe le cœur humain de ses frimas glacés, ce pauvre cœur sent dans ses fibres les angoisses d'une agonie de tous les jours, il ne peut s'envoler, et doucement, il soupire après cette agonie dernière qui lui donnera des ailes... comme vos ailes à vous, pauvres petits oiseaux !

Là-bas, par delà le promontoire, le fleuve roulait toujours ses flots bleus. C'étaient les dernières heures de septembre ; le ciel avait des couleurs d'automne, les feuilles portaient sur leur front le premier baiser de la pâle saison, les fleurs inclinaient leur tête pour mourir, et la brise courait avec des sanglots dans la voix.

Doucement, mon cœur s'imprégnait de ces teintes d'automne... mais, comme au matin, le soleil chasse les brumes, votre gentillesse, votre bonté vinrent dissiper les voiles que la tristesse et la mélancolie jetaient en mon âme !

Et, pour quelques jours, je crus voir des sourires d'avril, des heures de printemps !

LAURETTE DE VALMONT.

Souvenir de voyage, septembre 1901.

LA MODE

Le vert doit avoir tous les honneurs de la saison, si nous en croyons les préparatifs des fabricants de tissus et des grandes maisons de confections. Naturellement, la teinte varie un peu de celles précédemment portées ; le nouveau vert s'appelle le vert *rainette* et se teinte légèrement de bleu.

Le rouge continuera à être aussi très à la mode, mais, par un bizarre caprice de dame Mode, il se fait de ton plus clair que cet été ; il est vrai que ce rouge ne sera guère de mise que dans les toilettes du soir ou de grandes visites, five o'clock, matinées, etc., etc. En réalité, c'est le rouge "géranium," déjà beaucoup vu chez les modistes, il y a un an, qui passe maintenant dans les maisons de couture.



Toilette de jeune fille

Donc, rouge et rose seront très employés également pour nos coiffures, à la prochaine saison. Pour les costumes de rue, on reste dans les nuances sombres ; gris, beige, et un ton dénommé "moineau," très élégant.

Avec le "homespun" bourru, dont seront confectionnés presque tous nos costumes tailleur et nos vêtements, voilà la jolie zibeline, sorte de vigogne duveteuse, fine et souple, que les grands couturiers emploient beaucoup pour les toilettes plus habillées.

Il se fait de grandes variétés d'aspect et de coloris, jusqu'à l'écoisais de nuances éteintes, et duquel on prévoit de grands succès.

Puis, encore et toujours, le drap satin, mousseline, peau de gant, etc., comme vous voudrez l'appeler, qui fait concurrence à la soie, pour les grandes toilettes, et qui est brodé et rebrodé, incrusté de dentelle, de fleurs en mousseline de soie, de passementerie d'or, etc. A propos de dentelle, notons la réapparition des blondes de soie à fils d'or, qui est, en réalité, une nouveauté pour la génération présente, mais qui était très en faveur du temps de nos grand-mères.

Aussi, mesdames, fouillez vite dans les fonds d'héritages de vos aïeules, et si vous trouvez un bout de cette fragile et délicate fanfreluche, si petit soit-il, crenez-en vite une encolure, faites-en une garniture de chapeau, et vous donnerez à votre toilette la note du

jour, le dernier ton de l'élégance raffinée, et, ceci à très peu de frais.

Les boutons de fantaisie seront très à la mode comme garnitures de robes.

On portera une grande variété de bijoux d'imitation cet automne.

Les boas de plumes d'autruche, ainsi que les tours de cou, sont de plus en plus à la mode. En fait de nuances, les noirs, les gris et les blancs sont les plus en demande.

Les gants blancs sont encore portés, mais à mesure que la saison avancera les gants rouges et bruns les remplaceront.

En fait de manteaux, le paletot est le plus populaire avec une tendance marquée pour les très longs. Le capuchon de Marie Antoinette est en évidence sur un grand nombre de modèles nouveaux.

Les bas de couleur et de fantaisie seront beaucoup portés, cette saison. Certaines dames très élégantes ont un genre spécial de bas pour chaque occasion. Par exemple, des bas blancs pour aller à l'église ou faire des visites, des bas de couleur claire et brillante pour le théâtre et les bals, et des bas noirs et de couleur sombre pour porter avec la courte "jupe de pluie."

CONSEILS PRATIQUES

Qui ne sait tenir sa maison ? direz-vous peut-être. Pour ne pas savoir diriger un ménage, il faut être dépourvue d'intelligence ; voilà ce que beaucoup penseront. Mais non : quantité de femmes très fines d'esprit, très adroites, manquent totalement de ce qui ne sais quoi indispensable à leurs fonctions de maîtresse de maison. Pourquoi ? Parce qu'elle ne se donnent pas le temps de régler le travail de la personne qu'elles devraient diriger ; en un mot, parce qu'elle ne prennent pas sérieusement en mains les rênes de leur maison. Et n'oublions pourtant pas qu'un ménage ne peut réellement bien marcher qu'autant que le travail y est rigoureusement distribué. J'ajouterai qu'avec cela, il est nécessaire de laisser à celles qu'on a sous ses ordres la responsabilité qui leur incombe, de ne pas les contrarier dans leur travail, de leur donner la satisfaction de mener à bonne fin par elles-mêmes la tâche tracée.

Et alors, si vous complétez cette règle de conduite en prêchant d'exemple, c'est-à-dire en vous tenant correctement chez vous, tandis que vous exigez une tenue irréprochable de votre service, en vous appliquant à bien faire le travail que vous vous êtes réservé, tout en vous montrant difficile pour celui de autres, vous aurez ce que toute maîtresse de maison est en droit et a le devoir de rêver : un intérieur modèle.

COMMUNICATION

M. A. Pelletier.—Merci pour votre gentille attention. Quel sujet vous allez traiter ! Avez-vous donc réussi à déchiffrer cette énigme qu'est le cœur ? Côté d'un tel abîme, voilà qui est brave ! Je vous en félicite et bon succès !

S'il vous plaît vous adresser au bureau pour une communication d'un certain intérêt pour vous.—A.

AU MONUMENT NATIONAL

Programme d'un genre tout nouveau, cette semaine. Plusieurs numéros de Vaudeville (variétés) extraordinaires.

Le Pater et Les Suites d'un Premier Lit, interprétés brillamment.

Mme RHÉA-HARMANT

A qui n'est-il pas arrivé de s'extasier devant un collier superbe ou un bijou magnifique étalé à la devanture d'un joaillier célèbre ?

La première impression reçue a toujours été éprouvée par le miroitement du gros diamant central, dont les facettes jetaient des tons éblouissants. Ce premier aveuglement subi, l'œil et l'esprit reprennent leurs droits, et on admire alors les pierres fines qui forment le cadre de cette pierre lumineuse. Ce cadre, plus discret dans ses scintillements, n'en est pas moins précieux, et le regard se pose avec complaisance sur une petite perle, bien sertie et bien pure, et cette perle donne alors une valeur plus grande au gros diamant, à l'éclat insolent.

Telle est Mme Rhéa-Harmant dans la troupe du Palais-Royal. Il y a, dans ce bijou dénommé troupe, un diamant qui absorbe d'abord tous les rayons lumineux. — Que mes lecteurs devinent de qui il s'agit. — Mais dès que la vue se détourne de cet agrégat de talent, elle s'arrête avec complaisance sur la perle fine de la troupe, c'est-à-dire sur Mme Rhéa-Harmant.

Perle précieuse, d'une eau superbe, et dont la présence accroît, par sa douce pâleur et ses reflets, qui sont des correctifs sur tout ce que l'ensemble du bijou pourrait avoir de trop irradiant.



Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitruve

Mme Rhéa-Harmant est une artiste aussi modeste que consciencieuse ; pleine de grâce, d'enjouement, de timidité ou d'entrain, suivant les personnages toujours mignons qu'elle incarne, elle attire nécessairement le regard et fait dire aux connaisseurs : " Oh ! la délicate et jolie petite perle ! "

Ce n'est pas à Montréal seulement que cette exclamation est sortie des lèvres de tous les spectateurs. A Paris, dans les salles du Gymnase et du Vaudeville, où la gracieuse artiste a rempli les rôles de première ingénue, cet hommage intime et discret lui a été rendu.

Il en a été de même partout où cette artiste, modeste autant que talentueuse, s'est produite.

Il ne pouvait en être autrement au Palais-Royal, où elle joue chaque soir à côté de son mari, son maître en l'art de plaire.

Chaque rôle nouveau est pour elle un nouveau succès, et sa mignardise, sa grâce, sa délicatesse, son art si primesautier ont fait de sa personne et de son aimable talent un des éléments les plus indispensables au triomphe du Palais-Royal.

C'est la première fois que le grand public peut contempler le portrait de cette artiste si justement appréciée, et LE MONDE ILLUSTRÉ se fait une réelle gloire d'être le seul qui, jusqu'à présent, ait eu la bonne fortune de reproduire les traits gracieux d'une jeune artiste si modeste et si justement aimée.

BABOLAIN.

LÉGENDE ALSACIENNE

Un soir, Notre Seigneur Jésus-Christ, voyageant en Alsace, se trouva tout à coup surpris par la nuit, à l'entrée d'un village. Il cherche à droite et à gauche une maison où il pourrait trouver un refuge. Mais déjà toutes les portes étaient fermées, tous les feux éteints, tous les habitants endormis. Seulement, à l'extrémité d'une ruelle obscure résonnait le fléau avec lequel on bat le blé. Notre Seigneur se dirige de ce côté, il arrive près d'une grange, frappe à la porte. Un paysan vient lui ouvrir : " Voulez-vous bien, lui dit le bon Jésus, m'accorder un gîte pour cette nuit ? Puis il ajoute : " Tout le monde ici est déjà couché. Pourquoi donc travaillez-vous si tard ! "

— Hélas ! répond le paysan, j'ai appris avant-hier que j'allais être poursuivi par un impitoyable créancier, si je ne lui payais pas demain ce que je lui dois, et mes fils et moi, nous nous sommes mis à battre le pauvre blé que j'ai récolté, pour le vendre au marché et payer ma dette.

En prononçant ces paroles, le paysan essuyait la sueur de son front et passait la main sur ses yeux pleins de larmes.

Le Seigneur eut pitié de lui et lui dit :

— Ne vous découragez pas, brave homme. En vous demandant l'hospitalité, je vous ai dit que vous ne vous repentiriez pas de me l'avoir accordée. Je vais vous le prouver.

Il saisit la lampe suspendue à une des poutres de la grange et l'approche d'une gerbe.

— Que faites-vous ? s'écrièrent avec effroi les travailleurs : vous allez tout brûler !

Mais voilà qu'au même instant, de la paille qu'ils tremblaient de voir s'enflammer, de chaque tige descendit une pluie de grains prodigieuse.

Les paysans, à la vue de ce miracle, tombèrent à genoux, émerveillés.

— Parce que tu as été charitable, dit Jésus-Christ au père de famille, parce que tu as reçu, dans ta pauvreté, l'étranger qui venait à toi comme un pauvre mendiant, tu seras récompensé. C'est le Seigneur qui est entré dans ta grange ; c'est le Seigneur qui t'enrichit.

Et la pluie de grains ne cessa de tomber, toute la nuit, dans la grange et dans la cour ; le lendemain elle formait un monceau de blé aussi haut que l'église.

Le paysan paya ses dettes, acheta des terres, se bâtit une belle maison. Il était riche et il devint orgueilleux, méchant, dur envers le pauvre monde. Lui et ses fils prirent des habitudes de luxe, se livrèrent à toutes sortes d'excès, si bien qu'ils finirent par se ruiner, et comme ils avaient été si mauvais dans leur prospérité, ils ne trouvèrent aucune commisération et aucun appui dans leur détresse.

Un soir, le vieux paysan, ayant bu outre mesure, entra dans sa grange et, se rappelant le miracle qui l'avait enrichi, s'imagina qu'il pourrait le reproduire. Il prit sa lampe, l'approcha d'une gerbe, qui s'alluma ; sa maison et tout ce qui lui restait furent incendiés et il mourut dans la misère.

XAVIER MAUMIER.

L'OPÉRA-COMIQUE

Les actionnaires de la compagnie de l'Opéra-Comique de Montréal se sont réunis, la semaine dernière, sous la présidence de M. A.-P. Pigeon, pour entendre le rapport de M. J.-J. Goulet, le directeur artistique, récemment revenu d'Europe, où il était allé engager des artistes. Ce rapport a été excellent, et les actionnaires sont pleins de confiance dans le succès de l'entreprise.

M. Goulet n'a pas craint d'affirmer que les artistes qu'il a engagés sont les meilleurs qui soient venus faire une saison régulière à Montréal.

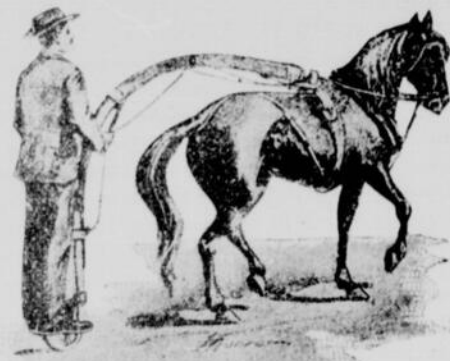
Les artistes engagés sont : Mme Lejeune, première chanteuse ; Mme Estelle, deuxième chanteuse ; Mme Rey d'Uzil, duègne ; M. Jabrie-Danger, premier ténor d'opéra-comique ; M. Héraut, baryton ; M. Tyriat, premier comique.

M. Rey sera le régisseur.

Les travaux à l'ancien Eldorado sont poussés activement et tout sera prêt pour l'ouverture, qui aura lieu dans la première semaine de novembre. Une entrée sera construite rue Sainte-Catherine.

Le véhicule réduit à sa plus simple expression

Cette invention est de M. Mitchell Heatherly. Le conducteur est debout sur deux marchepieds placés en cacolets aux deux côtés de l'unique roue : un brancard en arc joint la roue aux attelles par dessus l



Le véhicule réduit à sa plus simple expression

croupe du cheval, et c'est tout. Légèreté, simplicité peut dire le prospectus, mais l'élégance ?

L'inventeur habite Mundell, Etat du Kansas, et son invention, dit le *Scientific American*, est destinée aux champs de courses... des Etats-Unis.

JEUX ET AMUSEMENTS

LE PARI DES TROIS BUVEURS

Trois bons buveurs entrèrent un jour dans une taverne.

L'un d'eux, fort calculateur, remarqua qu'il y avait sur le comptoir, 21 bouteilles de différents vins, dont 7 pleines, 7 à moitié pleines et 7 vides.

— Servez-nous ces 21 bouteilles, dit-il au tavernier, sans les transvaser ni mélanger les vins, et arrangez-vous de manière pour que chacun de nous ait une part égale.

Après avoir essayé différentes combinaisons, le tavernier finit par déclarer que le partage égal était impossible.

— Je parie la valeur du vin, dit le calculateur, qu'il est aussi facile de le partager que de le boire." Le tavernier tint le pari, et le perdit immédiatement.

Nos lecteurs voudront-ils nous dire comment les 21 bouteilles furent distribuées ?

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 311

Vers à reconstruire. —

La Rose un jour, disait à la Fraise : " Mignonne, Ma beauté chez les fleurs me met au premier rang.

— Mon sort du vôtre est différent :

Vous êtes belle, je suis bonne."

Enigme. — Imprimerie.

Charade. — Migraine.

A l'école communale :

— A quoi sert le coton, mademoiselle ?

— A bourrer les robes des vieilles filles.

Un reporter arrête au passage un homme politique bien connu et lui demande quelques renseignements sur une question importante.

— Etes-vous capable de garder un secret ? lui demande le due de B...

— Très certainement.

— Eh bien... moi aussi.

NOTES ET FAITS

On n'a pas oublié les amusantes péripéties de ce bateau sous-marin, né dans une tête de romancier, et l'on s'est souvent pris à envier ce capitaine Nemo qui voyageait si commodément dans son énorme sous-marin, sans crainte des coups de vent et des tempêtes.

Jaloux du héros de Jules Verne, un Autrichien, le Dr Auschutz Kampfe, a l'intention d'explorer le pôle Nord dans un sous-marin électrique, qui pourra voyager sous un océan de glace et émerger, quand bon lui semblera, lorsqu'il rencontrera les eaux libres... s'il les rencontre !

A dédier aux coquettes, cette amusante anecdote cueillie dans les journaux russes :

Une jeune fille, désespérée d'être marquée de la petite vérole, s'adressa à une sorcière qui, pour cinquante francs, s'engagea à faire disparaître les traces odieuses de la maladie. Le traitement était facile à suivre ; la demoiselle devait se raser quotidiennement pendant un mois. Au bout de trente jours, la pauvre fille se crut volée, mais, quinze jours après, les marques avaient disparu.

Seulement... car il y a un seulement, la jeune personne pouvait faire concurrence à la femme à barbe !...

Les jeunes avocats d'aujourd'hui se plaignent facilement des difficultés de leur métier et du peu d'argent qu'on gagne au début.

Voulez-ils savoir quels étaient les honoraires des avocats, il y a que quelque six cents ans ?

Dans les comptes des consuls d'Herment (Puy-de-Dôme), nous lisons qu'à cette époque les célébrités du barreau de Riom, maître Romieu et maître Jean de la Roche faisaient payer une consultation, l'un trois sous quatre deniers, l'autre deux sous six deniers.

Quoiqu'il s'agisse de sous d'argent, on avouera que ce n'était pas cher. Nous doutons néanmoins que les procès fussent plus nombreux qu'aujourd'hui.

Trop de femmes ! C'est en Angleterre que s'élève ce cri de lèse-galanterie.

Le dernier recensement a, en effet, permis de constater qu'il y avait en Angleterre 1,082,619 femmes de plus que d'hommes. Les chiffres officiels publiés récemment donnent en effet 15,721,728 habitants du sexe masculin, contre 16,804,347 personnes du beau sexe. On fait remarquer, à ce propos que, depuis 1851, tous les recensements anglais ont accusé une augmentation régulière et périodique du nombre de femmes. Mais cela ne saurait compliquer la question sociale, dans un pays où le féminisme compte déjà de brillantes conquêtes.

Une robe en peau de serpents, certes, voilà une toilette peu banale. C'est une Américaine, Mme Peter-Gruber, de Rochester, qui vient d'inaugurer cette mode. Son mari est, paraît-il, un grand chasseur de serpents à sonnettes, puisqu'il en a tué déjà près de deux cents.

C'est avec ces singulières dépouilles que Mme Gruber a eu l'idée de se faire confectionner, par un tailleur new-yorkais, une toilette entière dont on dit émerveillé.

Il n'a pas fallu moins de cent vingt-cinq peaux, toute bigarrées de noir, de brun clair, de gris et de jaune. L'effet produit est sensationnel, assure-t-on.

Nous demandons à voir pour formuler notre appréciation.

Le Drapeau publie un article de M. Déroulède, dont voici un extrait :

"L'entente franco-russe n'est pas le rapprochement de tel empereur et de tel président, elle est l'union fraternelle de deux grandes armées, de deux grandes flottes, de deux grands peuples.

"Les partis monarchistes et anarchistes sont et seront les seuls, les uns à se tenir à l'écart, et les autres à se mettre en travers de cette joie populaire. Nous nous y associons à plein cœur. Il n'est rien, en effet, qui fasse plus d'honneur à la nation que l'indifférence absolue des souverains moscovites pour les qualités ou pour les défauts des hommes qui nous gouvernent, rien qui atteste mieux leur respect pour notre puissante démocratie que leurs courtoisies et leurs égards pour nos chefs d'Etat, quels qu'ils soient."

Tous les goûts sont dans la nature : on connaît le proverbe. Mais qui pourrait croire que certaines personnes mangent de la terre et s'en régalaient même au point d'en être malades, de s'en faire mourir ?

Eh bien, cependant, les journaux australiens arrivés par le dernier courrier, nous apprennent qu'une épidémie absolument extraordinaire de "géophagie,"—tel est le nom savant de cette singulière "affection"—d'estomac,—sévit depuis quelques mois dans toute la région nord du Queensland.

Les enfants, paraît-il, y sont particulièrement sujets et plus de cinq cents décès se sont déjà produits à Geraldton, à Cooktown et à Townsville.

Loin de se ralentir, l'épidémie s'étend chaque jour, à tel point qu'une commission vient d'être instituée par le gouvernement australien pour étudier les moyens pour combattre le mal.

Voilà tout de même une singulière maladie !

Les récits de chasseurs sont innombrables. Celui-ci a pour lui d'être authentique :

Un chasseur, vexé de rentrer bredouille et redoutant les sarcasmes de sa femme, passe, au retour, chez un marchand de comestibles réputé, et lui dit : "Mettez deux perdreaux bien frais dans une bourriche sans aucune indication ni adresse. J'ai une course à faire, je la prendrai tout à l'heure."

Le marchand, habitué à ces sortes de commandes, lui répond qu'il peut compter sur lui... Le chasseur revient au bout d'une demi-heure. On lui remet la bourriche et il rentre chez lui rassuré.

—Eh ! bien, lui demande sa femme, as-tu été heureux ?

—Pas trop, lui répond modestement son mari ; mais enfin, je rapporte toujours quelque chose. Ouvre.

On défait la bourriche : elle contenait un superbe homard ! On avait confondu deux commandes.

Feuillets anecdotiques...

George Sand n'a jamais publié de vers ; pourtant, elle rima assez agréablement, vers 1830. Voici deux strophes d'une ballade à la lune :

Quand la lune se lève,
Sur le pâle rayon,
Elle vient comme un rêve,
Dansante vision,
Le duvet que promène
Le souffle d'un lutin,
Est le char qui l'emène
Au retour du matin.

Au bord des lacs humides,
Dans la brume des soirs,
De ses ailes rapides
Effleurant les flots noirs,
Sur un flocon d'écume
Que le vent fait voguer,
Molle comme une plume
Elle aime à naviguer.

Cela fut copié sur un autographe perdu dans un album.

Quand le prince de Galles (aujourd'hui Edouard VII) était enfant, la famille royale d'Angleterre se rendait, l'été, dans l'île de Wight. Le futur héritier de la couronne avait la permission de se promener sur les bords du lac, ainsi que ses frères et sœurs. Un jour, il rencontra un jeune garçon qui ramassait des coquillages et en avait déjà plein son panier.

Le prince, se croyant tout permis, prit plaisir à ren-

verser cette récolte. Le petit garçon, tout rouge de colère, lui dit :

—Si cela vous arrive encore une fois, gare à vous !

—Eh bien ! répliqua la jeune Altesse, remettez les coquilles dans le panier, et vous verrez si je ne les renverse pas une seconde fois.

L'enfant remit ses coquilles et tranquillement dit :

—Touchez-les donc, si vous l'osez !

La princesse renversa la manne d'un coup de pied, mais il reçut aussitôt un maître coup de poing qui lui fit enfler le nez et les lèvres.

La reine Victoria, en le voyant en si piteux état, voulut en savoir la cause. Le jeune prince se tut d'abord, puis il finit par dire la vérité.

—Vous n'avez que ce que vous méritez, répondit la reine, et si vous n'étiez pas suffisamment puni, je vous infligerais, moi, une punition sévère. Si vous teniez encore une pareille conduite, j'espère qu'on ne vous ménagerait pas davantage.

Puis, faisant appeler l'auteur de la correction, elle lui donna l'ordre d'amener le lendemain matin ses parents auprès d'elle. A l'heure indiquée, de braves marins se présentèrent au château, et la reine les annonça qu'elle se chargerait de l'éducation et de la venue de leur enfant.

Elle a tenu parole. L'enfant du peuple a grandi près du prince de Galles qui, depuis, le regarda comme un frère de lait.

En ce temps de progrès, on s'évertue à diminuer les distances et à multiplier les moyens de communication rapide.

La télégraphie sans fil tend à supplanter notre télégraphe actuel.

Le problème a été résolu depuis longtemps déjà par nos mondains, qui ont inventé combien de systèmes plus ingénieux les uns que les autres pour leurs correspondances sentimentales !

Fermer les yeux veut dire : je pense à vous.

Fermer l'œil droit.—Soyez discret.

Fermer l'œil gauche.—Prenez patience.

Ouvrir les yeux d'une façon démesurée.—Je suis jalouse.

Elever les yeux au plafond.—J'attends.

Cligner de l'œil droit.—Prenez garde.

Cligner de l'œil gauche.—Rendez-vous à l'endroit connu.

La main sur les deux yeux.—Je vous aime à en mourir.

L'index sur l'œil droit.—Tu recevras une lettre.

Sur l'œil gauche.—Rien à faire pour le moment.

Ouvrir des yeux inquiets.—Je cherche un ami.

Après le langage de l'œil, voici celui de la canne, spécialement dédié aux hommes.

Tenir sa canne de la main droite.—M'aimez-vous ?

Tenir sa canne horizontalement indique : Suivez-moi !

Tenir sa canne de la main gauche.—Je désire vous connaître.

Tenir sa canne entre les deux doigts.—Etes-vous engagée ?

Tenir sa canne par le milieu.—Je vous aime !

Tenir sa canne à deux mains.—Venez-vous faire une promenade ?

Tenir sa canne en équilibre sur un doigt.—Je suis célibataire.

Tourner sa canne bien vite.—Etes-vous mariée ?

Frapper le pied droit sur sa canne.—Je suis timide.

Frapper son pied gauche sur sa canne.—Je veux vous parler.

Frapper le trottoir avec sa canne.—Je suis fâché.

Simple et charmant, n'est-il pas vrai.

SPECTACLE NOUVEAU

Programme varié au Monument cette semaine. Les Carolis, équilibristes ; Les frères Bellon, musiciens ; Alonzo Ryan, le célèbre caricaturiste ; Le kinétographe d'Edison. *Le Pater*, drame ; *Les Suites d'un Premier Lit*.

MONUMENT NATIONAL

Cette semaine, on ne pouvait exiger un meilleur programme. Mme Bouzelli est en train de décrocher la timbale avec le *Fater*, de François Coppée. Dans *Les suites du premier lit*, toute la troupe défille au grand complet, d'étourdissante façon. Les entr'actes sont merveilleusement réussis et appréciés. M. Ledoux paye très cher pour ses artistes excentriques, mais ces derniers font les délices du public.

On devait donner *Frou-Frou* cette semaine, mais un retard dans l'arrivée de M. Paul et Mlle Ethel, de Paris, ont forcé le régisseur à remettre la pièce à la semaine prochaine.

M. Prad et Mlle Ethel sont arrivés, et les répétitions de *Frou-Frou* vont redoubler. En attendant, l'on est à préparer de nouveaux costumes et de nouveaux décors pour les premières de cette pièce si difficile d'interprétation.

Ne manquons pas les débuts des nouveaux grands premiers rôles, et les variétés étonnantes de la semaine prochaine.

THEATRE DE LA GAITE

La *fille de Mme Angot* a obtenu le plus grand et le plus légitime succès au Théâtre de la Gaieté toute la semaine dernière. Cette semaine, on donne le mieux connu et peut-être le plus aimé de tous les opéras bouffes, la fameuse *Mascotte*. C'est dire que c'est un succès complet sur toute la ligne. Mme Clara Dartigny est une adorable *Mascotte*; Mlle Angèle Darcy, une charmante *Fiametta*. MM. Valhubert, Aramini, Soulier, etc., sont tous excellents et nous gardons pour la fin Darcy et Méry, qui, dans leurs rôles respectifs de Laurent XVII et de Rocco sont du plus haut et du meilleur comique. A eux deux, ils tiennent l'auditoire dans un état de douce et hilarante gaieté pendant les trois actes. Les chœurs et l'orchestre marchent avec un ensemble et une précision admirables. La mise en scène est des plus riches et des plus soignées.

Bref, c'est un immense succès qui fait courir tout Montréal au Théâtre de la Gaieté, devenu célèbre par l'excellence de ses représentations.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Pour la semaine du 14 octobre, on a monté au Théâtre National Français un drame militaire à grands spectacles qui fera sensation : *Pour Le Drapeau*, tiré d'un épisode très émouvant de la prise de Constantinople, par MM. Jehin-Prune et Paul Cazeneuve. Le rôle principal, celui de Paul de Hauteville, un brave soldat qui risque sa vie pour servir sa patrie, sera joué par M. Cazeneuve. Les aventures de Hauteville et de sa sœur (Mme de la Sablonnière) qui l'accompagne sous son uniforme de zouave dans une reconnaissance jusqu'à Constantine, alors au pouvoir de l'ennemi, sont d'un intérêt palpitant. Mains duels, maintes batailles, etc., donnent à l'action une animation intense.

La mise en scène, d'une richesse extraordinaire, comporte sept tableaux, dont deux changements à vue : un camp français devant Constantine, le jour, et le même au clair de la lune, spectacles pleins de vie; le pavillon du Bey de Constantine avec un superbe ameublement oriental, une rue de Constantine la nuit, une maison de la même ville, la terrasse de la citadelle, pour la distinction de celle-ci, scène grandiose et émouvante; l'arrivée triomphale des Français et un combat au sabre, à cheval, entre le héros de la pièce et Ahonebey.

M. Cazeneuve sera secondé par MM. Bouzelli, J. Daoust, Palmiéri, Leurs, Fillion, Godeau, Petitjean, Villeray, Hamel, Lecompte, Mme de la Sablonnière, Mlles Rhéa, Verteuil, et une nombreuse figuration bien stylée.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Pour le *Drapeau* sera certainement l'un des plus grands événements de la saison théâtrale. Il sera bon de retenir ses places à l'avance.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

Trois nouveaux engagements viennent d'être conclus par la direction du Palais-Royal, ce sont : Mlle Attala de Karmen, pour jouer les grandes coquettes; Mme Nozière, si connue du public par ses multiples créations au Théâtre National Français, qu'il est inutile de la présenter autrement, enfin M. Marion, jeune premier, dont on dit beaucoup de bien. Nous les verrons à l'œuvre, et nous analyserons leur talent, s'il y a lieu, avec la plus rigoureuse impartialité.

La pièce de cette semaine, *Le docteur Jo-Jo*, est une des plus gaies du répertoire. C'est ce qu'on appelle une pièce à tiroir, c'est-à-dire à substitution involontaire de personnages. De là des confusions, des quiproquos, des situations impossibles. On se demande comment il est possible d'imaginer un tel fouillis, et l'on se demande comment l'auteur sortira de ce labyrinthe. Il en, sort pourtant, et très aisément. M. me, après avoir porté au paroxysme la gaieté de l'auditoire. Il faut voir ces œuvres si pimpantes pour en jouir, car le récit qu'en pourrait faire le plus habile narrateur n'arriverait jamais à bout de provoquer les fusées de rires qui éclatent chaque soir au Palais-Royal, si fréquentes et si bruyantes que l'écho de cette joyeuseté se fait entendre même au dehors.

MERES

Regardez bien cette gravur



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez, par mandat-poste ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO. NEW-YORK.

VIN MARIANI

EMMA CALVÉ

LA GRANDE CHANTEUSE D'OPERA



EMMA CALVÉ écrit : *J'ai suivi le conseil de guérir mon rhume; j'ai pris des grogs chauds de votre vin délicieux et cela m'a mis en état de chanter "Carmen" hier soir. Avec mes sincères gratitude.* EMMA CALVÉ.

Le merveilleux et idéal tonique français. Approbations écrites de plus de 8,000 médecins du Canada et des États-Unis.

Il a le remarquable effet de renforcer la voix et de maintenir le ton.

Il donne la santé et la vigueur active au corps et au cerveau, stimule l'estomac, enrichit le sang et met les nerfs d'aplomb. Il procure un brillant coloris aux joues et une humeur ravissante.

Il rend les faibles vigoureux

LAWRENCE A. WILSON & Cie Agents Canadiens, Montréal.

Mme DIEUDONNE HENRY

Guérie du mal de tête et de faiblesse nerveuse par le Régulateur de la Santé de la Femme et les Plasters du Dr J. Larivière.



Ces remèdes ne sont pas la panacée universelle, ils ne s'appliquent qu'aux affections de la femme.

Ils ont été inventés après d'actives recherches et des études ardues, par le Dr J. Larivière, qui, depuis plus de vingt ans, s'occupe des maladies particulières au sexe féminin. C'est dire que son Régulateur de la Santé de la Femme, les Female Plasters et les Columbia Headache Pills, sont composés scientifiquement, au moyen d'ingrédients, de produits qui en font des médecines dont l'efficacité ne peut être mise en doute. En voici une preuve entre mille, donnée dernièrement par Mme Dieudonné Henry :

"J'étais atteinte de faiblesse générale depuis plusieurs années, et je souffrais continuellement de grands maux de tête. Inutile de vous dire que j'ai employé les remèdes recommandés en pareils cas : mais sans succès. Ma condition ne faisait qu'empirer. Un jour, il me prit fantaisie d'essayer vos remèdes. Le succès que j'obtins fut merveilleux, et je m'en veux de ne pas les avoir employés plus tôt, car je me serais épargné bien des dépenses inutiles et des souffrances inouïes. Après deux semaines de traitement, votre Régulateur de la Santé de la Femme, vos Female Plasters et vos Columbia Headache Pills me ramenaient à la santé, et mes forces revenaient comme par enchantement. Je vous assure qu'à l'avenir j'aurai toujours ces précieux remèdes sous ma main."

MME DIEUDONNÉ HENRY.

Demandez ces remèdes à votre pharmacien, et s'il ne les a pas, écrivez directement au Dr J. Larivière, Manville, R.I., qui vous enverra gratuitement une liste de questions secrètes.

CHOSSES ET AUTRES

—L'opale est fatale à l'amour.
 —Le corail est un talisman contre les périls.
 —L'Océan Pacifique a été découvert en 1517.
 —Lord Stratcona a souscrit la jolie somme de \$5000 pour l'expédition polaire du capt. Bernier.
 —On dit que le duc d'York sera fait prince de Galles sitôt son retour en Angleterre.

—Les divers pays du monde emploient 3,400 timbres différents.

—Au Mexique, la famille dont le chef a été tué en duel, peut réclamer des dommages du vainqueur.



Encore jeune fille à 81 ans

On a répété fréquemment, dans tous les journaux et les revues, que la génération actuelle n'est aucunement comparable à celle du siècle passé. Cependant, on trouve encore des femmes fortes, comme on peut le constater par la nouvelle qui nous arrive que Mme Adelaide Ristori, âgée de 81 ans, une des plus grandes actrices du monde, vient de convoler en deuxième nocces avec Signor Casana, maire de Turin, Italie.

Malgré son âge avancé, cette femme extraordinaire, joue encore des rôles de jeunes filles. Elle paraît en robes courtes sur le théâtre et les jeunes filles sont jalouses d'elle. Songez qu'elle fait des victimes parmi les hommes, à l'âge de 81 ans! Son mari est plus jeune qu'elle de 35 ans, et, l'on dit qu'il adore son Adelaide.

Quelle est la raison de la force de cette femme dont la réputation est universelle? C'est la santé. Elle possède la une santé de fer, et le secret de ses succès dans la vie se trouve là. C'est ainsi que la dévouée Sarah Bernhardt a subjugué les hommes les plus célèbres du monde et a remporté des triomphes répétés sur la foule qui est allée l'entendre et l'applaudir.

Comment se fait-il que ces femmes jouissent d'une santé extraordinaire, lorsque tant d'autres femmes dépérissent et succombent? Ah! c'est là où nous voulons en venir. Tout dépend de l'énergie, de la persévérance et de l'orgueil que l'on a de soi.

Si Sarah Bernhardt, qui joue des rôles de jeunes filles, à l'âge de 60 ans, était malade, décrépite et sans charme, le public se fatiguerait bientôt d'elle et l'enverrait paître. Mais elle est si agréable, si vivace et si allègre pour son âge que l'on fonderait bien volontiers sa bourse d'un \$10, rien que pour la voir sur la scène, attendu que dans certaines circonstances on a vu des sièges se vendre jusqu'à \$50.

Les femmes d'aujourd'hui commencent à comprendre que c'est la santé qui leur manque le plus.

Elles ont la grâce, la finesse et l'élégance voulues, mais leur santé les trahit. Mme Joseph Bélanger est une des femmes de Montréal qui comprennent que la santé est le plus riche trésor que Dieu ait confié aux humains. Un reporter du MONDE ILLUSTRÉ a eu le plaisir de rencontrer Mme Bélanger, le 11 du mois de septembre courant. Il était notoire dans le district que Mme Bélanger était malade, car depuis quatre ans, elle menait une existence malheureuse sous le rapport de la santé. On disait d'elle: A l'automne, elle tombera avec les feuilles. Mais la Providence en disposa autrement. Mme Bélanger, ayant lu dans les journaux les bienfaits opérés par les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, eut l'idée de suivre le traitement prescrit par les médecins de cette excellente institution. Voici ce que dit Mme Bélanger:

"Quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, j'étais extrêmement faible. Mon père qui est propriétaire près de l'église de la rue Visitation, conseilla à mon mari, qui est conducteur de tramways, de me faire prendre les fameuses Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Depuis quatre ans, je souffrais le martyr. Pas d'appétit, énervée, fatiguée, faible à tel point que j'étais incapable de rester debout. A peine pouvais-je faire l'ouvrage de la maison. La maladie qui minait ma santé me causait des douleurs aiguës et des tortures physiques sans nom. Ainsi, lorsque je commençai à suivre le traitement, ce n'était qu'un devoir à ma conscience et à ma santé. Je fus bien surprise une semaine après que j'eus connu les médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, et eus adopté leur mode de traitement de voir que j'étais capable de dormir. J'avais passé deux nuits à rêver des choses vraiment agréables, des rêves d'or, enfin! Depuis lors, inutile de vous dire que j'ai continué à me bien porter. Je suis gaie et vive comme un oiseau et je me porte admirablement bien. Vous pouvez dire aux lectrices du MONDE ILLUSTRÉ que je dois ma complète guérison aux Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Je suis prête à donner tous les renseignements possibles et ne ferai un devoir de recevoir n'importe quelle femme qui souffre pour témoigner des bienfaits des Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. C'est ainsi que s'est exprimée Mme Joseph Bélanger, No 10 rue Rivet, Montréal."

C'est un remède étonnant et extraordinaire que les Pilules Rouges. Nous ne connaissons pas un remède qui ait autant de succès réels.

Les bons remèdes se comptent aujourd'hui. Nous en connaissons deux qui tiennent le premier rang parmi les bons, ces deux remèdes sont deux spécialités. Les Pilules Rouges pour les maladies des femmes et les Pilules Moro pour les maladies des hommes.

La spécialité, voilà tout ce que tous les malades veulent avoir aujourd'hui, et ils ont raison. Un homme pour être un savant dans une science quelconque ne doit s'occuper que d'une science—de même pour un remède—pour être bon, il ne peut guérir qu'une classe de maladies, ceci est logique, et voilà pourquoi les deux remèdes nommés plus haut ont tant de succès.

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

O. BASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 2067 R. HARMANT, Dir Artistique

SEMAINE DU 14 OCTOBRE LE Dr JOJO

Comédie en 3 actes

R. HARMANT DANS LE RÔLE DU DR JOJO

Début de Mmes Alta, de Kerman et Nozières, de M. P. Marion

Prix des Places: - 15, 25, 40 et Loges: 50c.

MATINÉE TOUTS LES MARDIS ET JEUDIS A 2 HEURES

Matinées: 10, 15, 20, et loges 30c



Occasion Exceptionnelle

IMMENSE QUANTITE DE CORSETS P. D. A GRANDE RÉDUCTION

Droits devant, courts, moyens

Echantillons en saïn pour le quart du prix.

Corsets et Gants réparés avec soïn

J.-B.-A. LANCTOT, 152 rue Saint-Laurent, Montréal.

Téléphone Main 3187.

Fabricant de Gants.

"VIOLONS"

VENTE SPECIAL

300

VIOLONS de la célèbre manufacture

Jérôme Thibouville-Lamy & Cie

de Paris seront vendus à grand Rabais durant le mois d'octobre. Profitez de cette offre extraordinaire!!!

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de musique et d'Instruments de musique....

1676 RUE NOTRE-DAME

✠ A VOUS ✠

Pauvres Dyspeptiques

Un Mot d'Encouragement



Lisez !

Lisez !!

Lisez !!!



Stock Centre (Richmond), 7 octobre 1901.

Ci-joint, je vous envoie \$8.00 (huit piastres) pour une douzaine de bouteilles de **Vin des Carmes**. Je vous promets volontiers de publier dans les journaux l'attestation du bien que j'ai éprouvé par l'usage de ce vin. Dites aussi que je souffrais d'une dyspepsie chronique, dégénérée en gastrite, et que l'usage seul du **Vin des Carmes** m'a donné du soulagement. J'étais sous les soins du médecin continuellement, obligée de prendre des remèdes à chaque repas, mais depuis le mois d'avril, époque où j'ai commencé à prendre ce vin, j'en ai employé 5 bouteilles et je n'ai eu besoin d'aucun remède. Je ne me suis jamais si bien trouvée de ma digestion.

MME MARY LEMIRE,

Stock Centre, (Comté Richmond).

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tel. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de Saint-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATUITE, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1789, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr R.-H. KLINE, Ltd.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépot : Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles, Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT

MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance - - - Bell, Up 2719

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Elysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Femina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents. revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 843

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. F. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

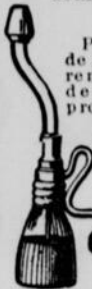
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1.600 de celles-la demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.



DR NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO

219

LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ ou LE CHARME DE L'OCTROI



Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry Tel. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tel. Est 2017 Géo. GAUVREAU, Propriétaire Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 14 OCTOBRE POUR LE DRAPEAU

PAUL CAZENEUVE dans Raoul de Hanteville

MATINEE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 30c.

Semaine prochaine : DON CESAR DE BAZAN

THÉATRE DE LA GAITÉ

R. DARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine Téléphone Bell, Est 1954.

OPÉRA FRANÇAIS
SEMAINE DU 14 OCTOBRE LA MASCOTTE

OPÉRA BOUFFE EN 3 ACTES

Mme Clara Dartigny, dans le rôle de Bettina

BRILLANTS COSTUMES ! RICHE MISE EN SCÈNE !

Tous les soirs à 8 heures. - Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2 heures.

SEMAINE DU 21 : LES MOUSQUETAIRES AU COUVENT

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 3.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.15 p.m.
Arrivée à Holyoke, 7.12 a.m.
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.
Départ de Springfield, 8.00 p.m., 9.15 a.m.
Départ de Holyoke, 8.15 p.m., 9.30 a.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 p.m., 9.15 a.m.
PAS DE CHANGEMENT de trains entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Hall et Treworly, Holyoke, Mass.; G.-N. Norton, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 307 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamontoux, Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Lowell.
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W. F. BOG
City Passenger Agent
Ocean Steamship Tickets, Atlantic and Pacific.

RIPANS

Epouses et Mères

Quand elles font elles-mêmes leurs travaux domestiques, elles doivent se garder en bonne santé, pour l'amour de leur famille. A cela tient une grande partie du bonheur du foyer. Les nombreuses et pénibles obligations des travaux domestiques fatiguent une femme, et l'épuisent et il arrive que la nature sollicite du secours. Il n'y a pas sur terre de remède plus efficace que les **RIPANS TABLES**, en pareilles circonstances. Une ménagère de Philadelphie, Pa, déclare : " J'ai souvent pensé que la douleur que j'éprouvais dans le dos et les épaules, me tuerait. J'étais nerveuse, irritable, facile à effrayer. A peine pouvais-je traîner un pied après l'autre. J'ai commencé à faire usage des **RIPANS TABLES**, et, à présent, je me sens bien et vigoureuse."

ON DEMANDE :— Un cas de maux de dos si aiguels les **RIPANS** ne font pas de bien. Elles dissipent la douleur et prolongent la vie. Une seule soignée. Remarque : Le mot **RIPANS** sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. **RIPANS**, 10 pour cent sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents en coupons à Ripans Chemical Co., No 10, rue Spring, New York.

Flacon : 5 fr. Échantillon : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Déodorif, dissipe l'acné, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDES, Paris

JOURNAL DE LA JEUNESSE, hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 25 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.